

ANNONCES

HAASENSTEIN & VOGLER

Lausanne, Place de la Palud 24

Montreux, Vevey, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, Saint-Maurice, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, etc.

PRIX DES ANNONCES

Pour l'étranger, 25 centimes la ligne.
Pour la Suisse, 20 centimes la ligne.

Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

RÉDACTION

BUREAU D'ABONNEMENTS

Lausanne, Rue de St-François 20.

On s'abonne, en Suisse, en Allemagne et en Autriche, dans tous les bureaux de poste. Les abonnements partent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

PRIX D'ABONNEMENT

	Un an	6 mois	3 mois
Suisse	Fr. 20	10 50	5 50
Union postale	» 36	18 50	9 50

Prix du numéro : 40 centimes.

GAZETTE DE LAUSANNE

ET JOURNAL SUISSE

FONDÉ EN 1799

LAUSANNE, 5 septembre 1891.

BULLETIN POLITIQUE

Toute une révolution gouvernementale vient de se produire à Constantinople. Le grand vizir Kiamil pacha, au pouvoir depuis 1885, a été révoqué et remplacé par Djavat pacha, aujourd'hui gouverneur de la Crète. Trois ministres seulement gardent leur portefeuille. Ce sont Said pacha, aux affaires étrangères, Assan pacha, à la marine et Agob pacha Kazazian, aux finances. Tous les autres sont remplacés par des personnages dont les noms ne diraient probablement pas grand chose à nos lecteurs. Notons cependant que le nouveau ministre de la guerre, Riza pacha, jusqu'ici commandant du palais de Yildiz-Kiosk, fera l'intérim du grand-vizirat en attendant que Djavat ait pu en prendre possession.

Kiamil pacha n'a pas eu, pendant son long gouvernement, une tâche toujours facile : Il a su tourner les gros écueils contre lesquels le bourse ottoman aurait pu subir de dangereuses avaries. Il a habilement évité de reconnaître la domination anglaise en Egypte ; il a traversé sans cataclysme la révolution roumaine et les convulsions bulgares, les troubles de Crète, la révolte de l'Yémen. Il laisse à peu près intact à son successeur le caduc patrimoine qu'il avait mission de conserver.

Pourquoi, malgré ces très réels services, est-il remercié par le sultan ? Depuis quelques mois il a été grandement question de dissentiments dans le conseil des ministres. Agob Pacha, qui dirige les finances, était rarement d'accord avec ses collègues ; le fait que, presque seul, il reste au pouvoir, tendrait à prouver qu'il a obtenu gain de cause. En outre, le ministre de la guerre Ali Saib pacha, est mort subitement, il y a quelques jours, d'une attaque d'apoplexie. On a raconté à ce sujet des histoires étranges. On a prétendu entre autres qu'à la nouvelle de la troisième attaque de brigands, qui forçait la Porte à payer une forte rançon à la demande de l'ambassadeur d'Italie, après avoir dû, quelques jours auparavant, céder à des sommations identiques de l'ambassadeur de France et de l'ambassadeur d'Allemagne, le chef des Croyants était entré en fureur et avait foudroyé son ministre de la guerre, responsable de la sécurité de l'empire, de telles imprécations, que celui-ci, était tombé mort, victime d'un ébranlement cérébral, à peine rentré dans son palais. Il avait été remplacé pour quelques jours par Ghazi Osman pacha, le glorieux vaincu de Plewna. Mais la mort du ministre de la guerre aurait, d'après certaines versions, disloqué le cabinet au point de rendre sa ruine totale inévitable.

Telles sont les raisons d'ordre intérieur qui pourraient expliquer la révolution qui vient de se produire à Stamboul. Faut-il aussi lui attribuer une portée au point de vue international ? C'est l'avis du *Journal de Genève* ; c'est aussi l'avis du *Temps*. Ce dernier rappelle que Kiamil Pacha avait mis tout son orgueil à se dire et à être l'homme de confiance de la triple alliance, c'est-à-dire du cabinet de Berlin. Non content de peupler les rangs du haut état-major et les postes supérieurs de l'administration civile d'une foule de sujets de Guillaume II, et de multiplier les concessions de travaux publics aux capitalistes des bords de la Sprée, du Rhin ou du Danube, il avait, en quelque sorte, mis l'empire ottoman à la remorque de

la ligue à trois. On le prouverait en feuilletant les annales récentes de la Bulgarie. Kiamil et ses collègues avaient fait en faveur de Stamboul et du prince de Saxe-Cobourg-Gotha tout ce qu'il leur avait été possible sans s'exposer aux représailles de la Russie. L'affaire des hérats aux évêques bulgares en Macédoine avait donné la mesure d'une condescendance qui dépassait les limites de la circonspection.

Dès lors, dit le *Temps*, le souverain turc a senti la nécessité de ne pas s'engager trop à fond dans cette direction qui pouvait devenir dangereuse. On a vu des signes de cet état d'esprit dans quelques-uns des actes récents qu'on peut rapporter à son initiative personnelle. La solution qu'il a donnée à la question un peu irritante du passage des bâtiments de la flotte volontaire russe à travers les détroits, a montré Abdul-Hamid ressaisissant le gouvernement. C'est pour conduire lui-même qu'il a remercié Kiamil.

L'événement dira si ce diagnostic est juste.

Berner Zeitung et Revue.

La *Berner-Zeitung* réplique comme suit :

La réponse de la *Revue* à notre article de lundi dernier souffre, comme la politique ferrugineuse vaudoise elle-même, de ce qu'elle ne sait pas comprendre la situation actuelle. Elle croit faire merveille et nous anéantir complètement en nous opposant quelques citations. Nous n'avons pas pris la peine de rechercher si elles sont authentiques. Il est très possible que nous nous soyons jadis exprimés de la sorte. Mais cela ne nous oblige nullement à répéter la même chose vis-à-vis d'une situation totalement changée. Il est hors de doute que M. Marti a cru autrefois la compagnie du J.-S. assez forte pour constituer à elle seule le capital-actions et obligations nécessaires pour le percement du Simplon. Mais son opinion pourrait bien être aujourd'hui modifiée. Nous ne le savons pas. M. Marti est dans l'Oberland hernois pour se reposer et nous ne pensons pas à troubler une villégiature bien gagnée. Mais il a été clair pour nous dès le début qu'à des circonstances changées doivent répondre des vues et une politique nouvelles.

Quand l'occasion s'est offerte à la Confédération d'acheter directement le Central, on ne devait, selon nous, pas hésiter à la saisir. La nationalisation des chemins de fer est d'une urgence extrême. Les accidents se suivent coup sur coup. L'opinion publique en est extrêmement émue. On n'a plus aucune confiance dans les compagnies privées. Elles ne peuvent plus porter les responsabilités qui les écrasent. La situation est éminemment critique. L'Etat seul peut tranquiliser les esprits et apporter le remède. Et, au moment psychologique, où tout dépend d'une action rapide et décidée, le parti radical vaudois se dérobe, comme un cheval ombrageux, et refuse son concours. C'est pour ce parti une faute capitale, qu'il aura certainement à payer.

On croit, dans le canton de Vaud, que la politique fédérale peut se conduire par les liasses d'un traité et de conventions immuables. Ce sont là, d'après nous, des vues puériles. La politique fédérale suit un mouvement rapide et impétueux. L'une après l'autre, de nouvelles tâches s'imposent à elle. Tant pis pour qui ne les voit pas, tant pis pour qui refuse de travailler à leur solution. On comprend les choses aisés dans tout le parti progressiste suisse. C'est pour cela que ce parti réprouve l'attitude des Vaudois, qui trahit des vues bornées et la méconnaissance de la situation actuelle.

La *Revue* fait étalage des sacrifices que le parti radical vaudois a faits et se plaint qu'il n'en ait pas été suffisamment payé. Ah ! si ! ne les avait pas faits ! Que signifie ce compte ? Consentir des sacrifices, faire des concessions et les porter à son crédit comme des prêts ! Quel point de vue misérable. Nous pensions que tous ces sacrifices, toutes ces concessions avaient été faits dans l'intérêt de la patrie et qu'il n'y avait pas là de quoi se rengorger. On n'a fait que ce qu'on

devait faire. Ce n'est certes pas pour l'amour de Berne que Vaud a fait des sacrifices, mais pour l'amour de la patrie, pour l'amour de la Confédération. Et il ne convient pas d'en dresser un mémoire et d'en réclamer le prix.

Cela est clair et facile à comprendre : plus le point de vue auquel se place un parti cantonal est particulièrement égoïste, plus il doit faire de concessions au pays. Mais c'est uniquement sa faute et on lui rira au nez quand il fera du volume avec ses concessions. Que les Vaudois s'en convainquent !

Mais nous n'avons nullement l'intention de soutenir une longue guerre de plume. Nous ne voulons pas faire ce plaisir aux conservateurs, nos adversaires communs. C'est à regret que nous avons pris position contre le parti radical vaudois. Mais nous devions le faire et c'était pour nous un impérieux devoir de conscience. Nous devions protester pour qu'on sût dans le canton de Vaud ce qu'on pense dans la Suisse allemande et ce que le parti progressiste dit de son attitude. C'est fait et nous pouvons nous en tenir là. Nous sommes convaincus qu'à l'avenir on y regardera à deux fois dans le canton de Vaud avant de donner de nouveaux coups de griffe de ce genre à la politique progressiste. Notre article était un garde à vous, et nous savons qu'il a atteint son but.

Encore un mot ! — Dans son numéro d'avant-hier, la *Revue* a lancé, par perfidie, l'assertion que M. Ceresole serait nommé commandant d'un corps d'armée pour son attitude dans la question des chemins de fer. Nous répondons ceci : le mode légal de la nomination des commandants de corps d'armée est tel que des mobiles pareils ne peuvent y être d'aucun poids. C'est d'ailleurs un fait universellement connu que ni dans la Confédération, ni dans le canton de Berne, des considérations inavouables n'influent sur la nomination des officiers. Des incidents bien connus, qui ont accompagné la promotion d'officiers vaudois, ont montré au contraire que dans le canton de Vaud ce ne sont pas seulement des motifs de service qui sont déterminants. On ne cherche en effet personne derrière le fourneau quand on n'a pas été s'y cacher soi-même.

A part la *Liberté* de Fribourg, il ne s'est pas trouvé dans la presse suisse un seul journal pour prendre la défense du radicalisme vaudois. Le *National suisse* estime que la maladroite réponse du Conseil d'Etat augmente les chances du rachat, dont il est partisan, mais il déplore l'attitude de ses amis du canton de Vaud. Les journaux radicaux qui ne réprouvent pas formellement, se taisent.

Lettre de Paris.

(De notre correspondant particulier.)

Paris, 4 septembre.

Une catastrophe imaginaire. — L'orage. — Le 4 septembre. — Le cas de Mme Burke. — Les guides valaisans.

Il y a eu encore dans la journée d'hier quelques déraillements de trains, ainsi près de Saint-Cyr, mais ceux-ci sont sans importance et fort heureusement la catastrophe dont on a fait, dans la soirée, courir le bruit sur le boulevard, n'a jamais existé que dans des imaginations trop impressionnables.

On avait raconté que deux trains militaires, tous deux bondés de troupes, comme ce devait être le cas à un moment de grandes manœuvres, s'étaient entrecroisés sur la ligne de l'Est, près de la station de Chalindrey. On parlait de deux cents morts et d'un nombre de blessés encore supérieur. L'accident aurait été ainsi le plus terrible de tous ceux qui se sont produits depuis longtemps. On disait même qu'un général de division et plusieurs officiers supérieurs étaient parmi les victimes.

Tout cela est donc absolument faux. L'Agence *Havas* le constate dans une note communiquée à tous les journaux. Il ne reste de ce récit que l'étonnement qu'il ait pu être inventé, car on

ne peut attribuer son origine à aucun accident même infiniment moindre et grossi par le bruit public.

Après la catastrophe imaginaire, il faut noter l'épouvantable orage qui s'est abattu sur Paris, hiers vers les quatre heures. Pour ceux qui étaient tranquillement chez eux, c'était un spectacle seulement curieux de voir tout à coup le ciel s'obscurcir, les nuées courir au-dessus de la ville avec une rapidité vertigineuse, puis la pluie tomber par torrents, accompagnée des éclats de la foudre, et les rues et boulevards se vider comme par enchantement. Mais pour les passants, c'était une autre affaire, et la plupart ont pris le parti de se sauver à toutes jambes, ceux qui étaient trop éloignés de leur destination pour gagner l'abri d'un magasin ou d'une porte cochère.

Cet orage a fait plusieurs victimes. A Saint-Denis, sur d'autres points encore de la banlieue, il y a eu des malheureux frappés de la foudre. A Paris même, le cas le plus grave est celui de quelques ouvriers, occupés à travailler dans les égouts, qui ont vainement essayé de remonter l'échelle par laquelle ils étaient descendus, à l'intersection des boulevards Malesherbes et Haussmann. Emportés par le flot qui se précipitait dans le regard, deux d'entre eux ont été roulés, et malgré la prompt arrivée des pompiers, on n'a pu leur porter secours à temps. Les deux cadavres seront sans doute retrouvés dans la Seine, où l'eau les aura entraînés.

Labbé Fortin, qui est le Mathieu de la Drôme de notre époque, avait, paraît-il, prédit cet orage extraordinaire. Il en prédit même pour aujourd'hui un second, qui ne s'est pas encore réalisé, et pour demain une pluie torrentielle. L'été se maintient donc comme il a commencé.

La date de ce jour suggère à la plupart de nos journaux diverses reminiscences historiques sur la révolution qui a abattu le régime impérial il y a vingt et un ans. Le *Gaulois* rappelle la composition du gouvernement provisoire qui s'installa à cette époque à l'Hôtel-de-Ville et recherche ce que sont devenus ses membres. Beaucoup sont morts : Jules Favre, Gambetta, Glais-Bizoin, Pelletan, Crémieux, Dorian, Ernest Picard, le général Le Flô et l'amiral Fourchon. Le général Trochu vit dans la retraite, ainsi que M. Steenackers, ancien directeur général des télégraphes. M. Rochefort est à l'étranger. Il ne reste plus dans les fonctions publiques que MM. Jules Simon, Magnin et Arago, tous trois sénateurs et le dernier ambassadeur à Berne.

La presse s'est beaucoup occupée, à Paris aussi, du cas de Mme Burke. Naturellement les exagérations n'ont pas fait défaut et plusieurs articles ont paru sous le titre ironique : « L'hospitalité suisse » avant même qu'on ait pris la peine de savoir si les faits rapportés étaient exacts.

A cette affaire, la *Liberté* en rattachait hier soir une seconde, au sujet de guides de la Savoie auxquels le gouvernement du Valais aurait interdit d'exercer leur industrie en Suisse, et en réclamant à ce propos une intervention diplomatique. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce journal explique lui-même que la dite mesure aurait été prise par réciprocité, à la suite de l'interdiction aux guides valaisans d'exercer à Chamonix. La *Liberté* trouve que ce n'est pas du tout la même chose.... parce que la Savoie n'est française que depuis une époque récente. Je vous livre l'argument pour ce qu'il vaut.

NOUVELLES POLITIQUES

— L'empereur Guillaume est resté à cheval jeudi de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi sans avoir l'air d'éprouver la moindre fatigue. La première journée a été consacrée à des marches de concentration exécutées par les troupes. Hier ont commencé les grandes manœuvres proprement dites.

MM. de Kalnoky et de Caprivi se sont rendus de Horn au château de Meyers, où ils sont restés toute la journée. Ils n'ont pas pris part aux manœuvres.

Le soir il y a eu un dîner de gala auquel ont assisté MM. de Kalnoky et de Caprivi, ainsi que le prince de Reuss, ambassadeur d'Allemagne à Vienne.

— Le prince Bismarck est à Varsin. On dit qu'il y recevra la visite du prince Albert de Prusse. M. de Scholzer, ministre de Prusse auprès du Vatican, est en ce moment son hôte.

— Le bruit que M. Stambouloff, premier ministre du prince Ferdinand de Cobourg, aurait été assassiné est controuvé.

— Les bannières de l'église d'Eupatoria conquises lors de la guerre de Crimée et restituées par la France à la Russie, seront placées dans la cathédrale de Simferopol comme étant plus importante et celle où sont déjà déposées plusieurs reliques provenant de la guerre de Crimée.

— Le *Nouvel Temps* annonce qu'il est question de perpétuer à Cronstadt le souvenir de la visite de l'escadre française en changeant le nom actuel de la plus belle rue de la ville. Cette rue, qui s'appelle actuellement rue Goposkaia, prendrait le nom de « perspective de l'Amiral-Gervais ».

— L'incident Jellacic, qui, au premier abord, ne paraissait devoir être qu'un assez vulgaire fait-divers, prend, comme il arrive ici, aussitôt que la susceptibilité nationale du peuple magyare se croit blessée, les proportions d'un grave événement. Nous avons déjà dit les faits : les officiers du régiment qui porte le nom de Jellacic passant, en manœuvres, dans la ville où le général est enterré, sont allés porter en corps une couronne sur sa tombe. Cela n'a rien que d'assez naturel. Mais il faut se souvenir que Jellacic est cet officier croate qui a réussi à détourner les Slaves du sud de la voie cause commune, en 1848, avec la Hongrie révoltée, et à leur faire prendre parti pour l'empereur. C'est grâce en partie à leur appui que l'Autriche a pu écarter la révolte des Hongrois, aussi ont-ils gardé pour Jellacic une haine aujourd'hui encore très vivace. Ils ont donc pris feu et flamme, se sont déclarés insultés par la démarche des officiers, et tous les journaux, même les plus modérés, ne tarissent pas de violence à leur égard.

— Les amis de M. Crispi continue à annoncer son prochain retour au pouvoir. Ils disent qu'il portera sur son programme le rétablissement de l'impôt sur la mouture et l'institution d'une banque unique.

— Il n'est pas impossible qu'après le discours que M. di Rudini prononcera prochainement à Milan, M. Crispi se fasse donner un banquet à Palerme, pour répondre au programme ministériel.

— Le budget de la marine italienne, en prévision de l'exercice de 1892 à 1893, présenté par l'amiral Sant-Bon, donne une économie de quatre millions sur le budget de 1891 à 1892.

— Le roi Carol de Roumanie a quitté jeudi Sinaia ; il se rend auprès de la reine à Venise, où il arrivera aujourd'hui. Il est accompagné par le général Floresco, président du conseil des ministres, et par deux aides-de-camp.

— Le congrès des catholiques allemands a clos jeudi sa session, à Danzig. Avant de se séparer, il a approuvé l'intervention de l'Etat en faveur des ouvriers ; il a exprimé un vœu en faveur du rappel des jésuites et de l'enseignement confessionnel dans les écoles primaires.

Ce qu'en pense M. de Bismarck.

Hambourg, 3 septembre.

A l'occasion des fêtes de Sedan les *Nouvelles de Hambourg* publient des considérations sur la poli-

jeu, mais de là à vous oublier, à vous abandonner, comme vous dites, ma pauvre petite Régine, il y a un abîme que je ne franchirai jamais, soyez-en sûre. — Bien vrai, fit la jeune fille, triste encore, mais ne pleurant plus, et vous m'aimerez toujours, toujours ?

— Toujours, reprit le marquis sérieusement, mais promettez-moi, à votre tour, que vous n'aurez plus, quoiqu'il arrive, de ces désespoirs puérils et menteurs d'un enfant, jalouse, parce qu'elle est trop gâtée ?

— J'essaierai, fit Régine souriant enfin, et déposant sa main dans celle que lui tendait son cousin, mais ne m'oubliez pas trop vite à l'épreuve et, ajouta-t-elle avec une hésitation et une rougeur charmantes, ce soir, cousin Georges, je vous en prie, ne valsez pas avec Vera !...

XIV

C'était avec une anxiété aussi profonde qu'habilement dissimulée que la duchesse avait attendu le retour de son cousin. Depuis qu'elle connaissait enfin le bonheur d'être mère, elle tremblait toujours que quelque rechute de Régine ne vint le lui ravir, et le trouble qu'elle avait lu dans les yeux de sa fille, ainsi que sa disparition, à laquelle, de peur d'un éclat, elle n'avait osé s'opposer, l'inquiétaient vivement sous ce rapport. Aussi eut-elle un véritable sursaut de soulagement lorsqu'elle vit une grande heure (Georges ayant fait faire à Régine, avant de rentrer, un tour dans le bois pour la laisser se remettre de son émotion), elle vit apparaître le marquis, et, à ses côtés, la jeune fille riante et consolée. La duchesse ignorait encore de quel chagrin subit, mais la vue de Régine avait suffi à la rassurer.

(A suivre.)

FEUILLETON DE LA GAZETTE

UN AN D'ÉPREUVE

par MARY FLORAN

— Savez-vous ce qu'a Régine ? elle a quitté le jeu et, après s'être assise quelques instants près de moi, elle s'en est allée, seule, dans le bois ; elle avait sa figure des mauvais jours... je suis inquiète.

— J'espère qu'il n'y a pas de quoi ! fit Georges ; par où est-elle partie, que j'aille la rejoindre ?

— Par l'allée de Diane ; mais je ne voudrais pourtant pas, mon ami, vous contraindre à la surveiller ainsi perpétuellement ?

— C'est cela, dit Georges avec son bon sourire, excusez-vous...

Et, rassurant la duchesse d'un geste, il s'enfonça sous la futaie. Il marchait depuis vingt minutes lorsqu'il détourné d'une allée, assise au pied d'une statue et blanche comme elle, il vit Régine. Elle avait jeté son baret sur l'herbe, ses cheveux s'étaient dénoués et l'enveloppement d'un grand voile soyeux et sombre ; la taille appuyée contre le socle de la statue, elle avait la tête penchée en avant, dans son attitude de jadis ; immobile dans ses vêtements blancs, elle semblait presque faire partie du groupe de marbre et, aux pieds de la Diane chasseresse et triomphante, personnifier quelque nymphe éplorée.

Au bruit des pas de Georges sur les feuilles déjà tombées, elle releva la tête et, reconnaissant son cousin, fit promptement debout.

— Vous ! dit-elle, et que faites-vous par ici ? — Je vous cherchais.

— Pourquoi, dit-elle de son ton farouche. — Pour vous voir, apparemment, répliqua Georges avec sa gaieté ordinaire.

Et il ajouta plus doucement :

— Et pour savoir le motif qui vous a fait fuir.

— Le motif, je n'en ai pas, dit Régine toujours sombre.

— Puis, voyant les yeux du marquis se fixer sur elle avec une expression interrogative :

— J'étais fatiguée.

— Nouvelle façon de se reposer, fit Georges riant, que de faire cinq cents mètres pour cela !

Embarassée, Régine baissa la tête de nouveau ; mais le marquis s'avança plus près d'elle et, lui prenant les mains :

— Régine, fit-il sérieusement, regardez-moi.

— Elle obéit et il plongea son regard dans ces beaux yeux clairs qui ignoraient encore l'art de voiler la pensée.

— Régine, reprit-il, vous me trompez ?

Cette fois la jeune fille n'y put tenir : Georges sentit deux bras d'enfant se nouer à son cou et une jolie tête, soulevée par des sanglots convulsifs, s'abattre sur son épaule tandis que Régine, au milieu de ses larmes, murmurait :

— Pardonnez-moi, cousin Georges, oui, je vous trompe ; mais c'est que...

— Quoi donc ? fit le marquis se dégageant doucement de cette innocente étreinte.

— Je ne puis vous dire... commença Régine hésitante.

— Vous ne pouvez me dire, fit le marquis surpris de cette réserve, pourquoi vous êtes venue ici ?

— C'est que j'avais du chagrin.

— Je le devine ; mais quel chagrin ?

— Régine hésita encore un moment, puis, d'une voix basse, sourde, pressée, comme si elle eût eu honte de ses paroles et hâte de les prononcer :

— Vera Paulowska était trop belle !

— Ah ! exclama le marquis éclatant de rire, quoi, Régine, déjà femme à ce point-là, déjà jalouse !

— Ah ! s'écria Régine avec un reproche dans l'accent, vous riez quand je pleure !

— C'est qu'il n'y a pas sujet que vous pleuriez,

ma chère petite, fit affectueusement le marquis. Que Mlle Paulowska ait une robe plus fraîche que la vôtre, ce n'est pas là un motif de larmes.

— Il ne s'agit pas de robe, fit Régine les dents serrées ; sa robe ! j'en aurai dix plus jolies demain, si je le veux.

— Eh bien ! alors, qu'y a-t-il ? — Ce qu'il y a, fit Régine éclatant enfin, c'est que vous trouvez Vera belle, que vous l'aimez mieux que moi et que j'en mourrai de chagrin.

Cette fois le marquis ne rit plus ; il s'arrêta troublé. Était-il permis d'attribuer à l'enfance le sentiment que Régine venait d'exprimer ? revêtait-elle cette violence dans ces jeunes âmes à peine formées et était-ce une petite fille ou une femme qui lui avait parlé ? Ce doute entraîna de si graves conséquences que Georges se sentit un instant épouvanté. Mais il lui sembla bientôt tellement inadmissible, tellement hors du domaine des possibilités, qu'il le repoussa presque aussitôt, ne s'aidant de cette pensée que Régine ne possédait d'une jeune fille que l'apparence physique et qu'il avait oublié un moment qu'elle n'avait encore que l'intelligence et le cœur d'un enfant. Ce fut donc comme telle qu'il entreprit de la consoler.

Elle avait caché de nouveau son visage dans ses mains blanches, entre lesquelles coulaient de grosses larmes, ces larmes abondantes, pressées, qu'on ne pleure qu'au printemps de la vie, avant que les peurs de l'existence soient venues, à force de les faire répandre, en tarir la source. D'un geste doux, Georges écarta les doigts fins de la gentille désolée.

— Chère enfant, lui dit-il affectueusement, où avez-vous vu que je vous préfère Mlle Paulowska ? Qu'est-ce que cette illusion vaine ? Comment pourrais-je aimer mieux cette étrangère que vous, Régine ? Mais ne m'appartenez-vous pas un peu, n'êtes-vous pas en quelque sorte ma fille d'adoption ?

— Oh ! si, si, répondit Régine ardemment, oui, votre fille, oui, votre bien...

— Alors, interrompit Georges toujours calme, comment voulez-vous qu'une inconnue d'hier prenne

tique extérieure dont on attribue l'inspiration au prince Bismarck.

Le journal de l'ex-chancelier croit que le danger de guerre n'est pas plus imminent qu'au 2 septembre dernier. Les démonstrations franco-russes n'ont pas le caractère d'une provocation, mais d'une contre-démonstration qui a son explication naturelle dans les circonstances où elles se sont produites (allusion au voyage de Guillaume II en Angleterre, que les *Nouvelles* avaient déjà critiqué directement).

Examinant plus particulièrement la politique russe, le journal hambourgeois estime que la Russie a l'intention, après avoir fermé sa porte sur la mer Noire, de se jeter de tout son poids sur l'Asie, et qu'elle n'affaiblira pas ses chances en tentant une aventure en Europe au profit de la République française. La France, laissée à ses seules forces, ne songera pas à troubler la paix. Enfin le risque énorme qu'entraîne une guerre moderne est une garantie de plus pour la prolongation du statu quo.

La politique intérieure donne aux *Nouvelles de Hambourg* matière à célébrer les mérites du gouvernement passé en comparaison avec le gouvernement actuel de l'empire allemand. Des grands hommes de ce temps-là un seul survit. Les yeux de tous les Allemands qui ont conservé dans le cœur la reconnaissance, la fidélité au souvenir et le sens historique se tournent vers lui avec un respect muet et une muette interrogation. Jamais silence n'a été plus éloquent.

Un mot encore à M. de Caprivi : « Les alliances sont très précieuses comme épouvantails. Mais quand la guerre est déchaînée, leur solidité est mise à une rude épreuve. Pour une guerre entreprise au bénéfice d'intérêts autrichiens ou anglais le *furor teutonius* ferait défaut et par suite un facteur essentiel de succès. » L'article se termine par l'espoir qu'une telle guerre serait empêchée par l'opposition du sens populaire allemand.

Cette conclusion est fort mal accueillie par la presse autrichienne.

Les Italiens en Afrique.

Une correspondance, adressée de Massaua, le 17 août, à la *Provincia di Brescia*, donne les détails sur les exécutions qui ont eu lieu dans l'Asmara (colonie italienne d'Afrique) :

Dans l'après-midi du 3 août, un délateur informait le commandant de la place qu'il avait connaissance d'un complot qui s'organisait entre divers soldats indigènes pour désertir et pour passer au camp du ras Ouald Engihel (ami de Debel et évadé avec celui-ci de l'Amha-Salamo). Il dénonça six noms de soldats et grades de l'escadron Asmara.

Le commandant, après avoir obtenu l'autorisation du gouverneur, fit procéder dans la nuit à l'instruction, et, dès les premières heures de la matinée, il réunissait la cour martiale. Le jugement a eu lieu en public, avec toutes les formes d'un tribunal militaire extraordinaire.

Des six accusés, quatre furent condamnés à mort et fusillés séance tenante en présence de toutes les troupes formées en carré.

Pendant le procès, les coupables révélèrent les noms de deux de leurs complices chargés de propager le complot ; il y avait parmi eux des vieillards à barbe grise. Une coutume aussi déplorable ne saurait être d'origine allemande !

Pauvre M. von Hellwald ! Il n'a pas su voir que Berne se préparait à fêter le 700^e anniversaire de sa fondation, que toute la ville était en fièvre, que des arcs de triomphe se dressaient à l'entrée de toutes les rues, et que les « masques » étaient les figurants du *Festspiel* se rendant à la répétition générale. Ou était-il donc, ce géographe, quand toutes ces choses ont été annoncées au congrès de géographie et quand on a prévenu Messieurs les membres de cette savante réunion que des cartes étaient réservées pour eux ?

Quant au fait qu'on parlait beaucoup français à Berne au moment de la visite de M. von Hellwald, ne provenait-il pas du congrès, pour une partie, et de la fête qui se préparait ? Les Français étaient nombreux à Berne, ces jours-là, et non seulement les Français, mais les Vaudois, les Juraissiens, les Genevois et tant d'autres qui n'ont pas coutume de s'exprimer dans la langue de Goethe.

Le correspondant de Berne du *Berliner Tageblatt* a déjà relevé ces erreurs. Il a expliqué aux lecteurs de ce journal que si les servantes, les valets et les broyeurs parlent plus ou moins le français, c'est qu'on apprend dans les écoles bernoises, à la ville et à la campagne, et qu'un grand nombre de jeunes gens, leurs classes terminées, vont passer quelques mois dans le Welschland, parce que la connaissance des deux langues nationales nous est nécessaire, à nous autres Suisses.

Mais le journal a ajouté à ces explications des remarques de son cri.

« L'aven que les Suisses allemands sont obligés d'apprendre le français, dit-il, trouve sa contre-partie dans le fait que les Suisses français sont, eux aussi, obligés d'apprendre l'allemand. Mais c'est très loin d'être le cas, du moins au même degré. Et si les Bernois usent beaucoup d'enseignes et d'écritures françaises, cela prouve qu'ils tiennent plus à être agréables aux Français qu'à leurs frères de la Suisse orientale, qui viennent aussi à Berne en grand nombre. Apparemment ce qui convient aux Français doit être bon aussi pour les Allemands ! En tout cas, il ressort de ceci que les Suisses français défendent plus énergiquement leur nationalité que les Suisses allemands. »

Il est certain que le Suisse allemand va plus dans la Suisse française que le Suisse français ne va dans la Suisse allemande. Pourquoi ? Parce que le Suisse français peut se tirer d'affaire dans le monde, avec sa langue, plus facilement que nous. En Angleterre, en Espagne, en Italie, on va partout avec le français ; ceux des habitants de ces pays qui voyagent en Suisse savent très souvent le français, rarement l'allemand. Qu'y a-t-il de plus naturel que les Suisses allemands apprennent le français ? Cela se fait pour des raisons purement pratiques. Ce que le journaliste bernois dit de la perte de la nationalité allemande et du maintien de la nationalité française ne repose sur rien : nous ne connaissons du reste qu'un seul nationalité, la nationalité suisse. Et depuis quand l'étude d'une langue étrangère entraîne-t-elle la perte de la nationalité ? Les Allemands qui n'ont jamais mis le nez dans une grammaire française et le pied hors des frontières de l'empire gardent-ils mieux leur nationalité que les autres ?

Une autre feuille allemande, la *Gazette de Cologne*, a donné dans le même panneau. Elle écrivait le 29 août :

« On ne peut nier que l'élément français ne soit en progrès constant. La ville de Berne est déjà aux deux tiers française. Tandis que le français était autrefois l'apanage des classes cultivées, il pénètre aujourd'hui dans les couches les plus pauvres de la population et il refoule de plus en plus l'allemand. »

C'est reconnaître totalement la vérité. A Berne, la centième partie de la population à peine parle le français, et quant à la diffusion de cette langue dans les classes inférieures, elle provient, comme nous l'avons dit, du fait qu'on apprend à l'école. Du reste, rien ne peut nous étonner de la part de ce journal. Ne parlait-il pas, dans le même numéro, d'un conseiller fédéral anarchiste Siechi ? »

Le grand-duc Georges de Russie, second fils du tsar, est parti hier de Copenhague pour le Caucase, en compagnie d'un médecin. Le bruit qu'il devait venir en France, accompagné de l'impératrice sa mère, était donc faux.

La ville de Milan est très impressionnée par le suicide du banquier Bertarelli, qui était fort riche et jouissait de la réputation d'homme habile et très prudent en affaires.

Les navires balmacéistes *Presidente Errazuriz* et *Aquila* se sont rendus aux congressistes.

Le capitaine O'Shea dément le bruit de son prochain mariage. Au *Freeman's Journal*, qui avait annoncé cette nouvelle, il répond simplement : « Je suis catholique. » Or, un catholique ne peut, sans péché, se remarier quand il a été civilement divorcé. L'Eglise ne reconnaît dans cet acte qu'une séparation *a mensi*, et *toro* et se réservant exclusivement le droit de prononcer sur les cas de nullité du sacrement de mariage.

M. Parnell est protestant et Mme O'Shea paraît l'être devenue ou redevenue.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Commissions fédérales. — La commission du Conseil national chargée d'examiner les propositions de révision de la loi sur les fabriques et l'établissement des syndicats obligatoires, s'est réunie jeudi à l'hôtel du Facon, à Neuchâtel. Les membres présents étaient MM. Favon, Comtesse, Baldinger, Künzli et Abegg. La commission doit terminer ses travaux aujourd'hui.

Emigration au Brésil. — Depuis le commencement de la semaine, on voit arriver chaque jour à Bâle de nombreux israélites venant du Brésil par la voie d'Italie. Ces gens, dont le visage amaigri fait peine à voir, se jettent avec avidité sur les mets préparés à leur intention. Ils ne séjournent que quelques heures à Bâle et de là ils se rendent en Autriche. Dans le nombre se trouvent des familles entières.

Chemins de fer. — Avant-hier matin, jeudi, vers sept heures, deux wagons de ballast, montés par des ouvriers, et allant d'Amriswil à Romanshorn, ont rencontré à 1500 mètres de cette dernière gare un train de marchandises. Le choc a été violent ; un ouvrier a été grièvement blessé et deux autres légèrement. Un wagon de ballast a été mis en pièce ; la machine et plusieurs wagons du train de marchandises sont maltraités.

Berne est-elle francisée ?

On lit dans le *Bund* :

Pourquoi cette question, qui sonne à une oreille suisse à peu près comme celle-ci : Genève est-elle germanisée ?

Dans les jours qui ont précédé les fêtes de la fondation de Berne, un congrès s'est réuni dans la ville fédérale, le congrès international de géographie, et plusieurs des savants qui y assistaient ont envoyé aux journaux de leurs pays non seulement un récit des séances, mais des descriptions plus ou moins étendues de la ville où elles avaient lieu. Tel a été le cas en particulier du géographe et historien Frédéric von Hellwald, correspondant du *Berliner Tageblatt*.

Nous sommes certes déjà habitués, en Suisse, à voir les choses et les gens de notre pays jugés, par des étrangers, de façon fantaisiste. Pendant l'été, des milliers de touristes traversent nos montagnes et nos vallons, s'arrêtant ici un jour, là un autre, sans avoir le temps de rien examiner à fond. Qui s'étonnerait de trouver dans leurs impressions de voyage les appréciations les plus singulières ? Mais un géographe ! Le cas de M. von Hellwald est plus grave. Voyons un peu de quel il apprend aux naïfs Bernois.

Ce qui le frappe tout d'abord, c'est la « francisation » croissante de la ville. « A Berne, dit-il, les gens de la classe moyenne et même les gens du commun, parlent tous le français, et cela avec une prédilection marquée. Les noms des rues sont à la vérité encore allemands, mais toutes les allées, tous les écrits sont français. En présence de ces faits, on se demande si Berne n'est réellement allemande, et ce doute s'étend bientôt à la plus grande partie de la Suisse. »

Autre indice : Le jeudi 13 août, des masques couraient la ville, et ce n'étaient pas seulement des jeunes gens ; il y avait parmi eux des vieillards à barbe grise. Une coutume aussi déplorable ne saurait être d'origine allemande !

Pauvre M. von Hellwald ! Il n'a pas su voir que Berne se préparait à fêter le 700^e anniversaire de sa fondation, que toute la ville était en fièvre, que des arcs de triomphe se dressaient à l'entrée de toutes les rues, et que les « masques » étaient les figurants du *Festspiel* se rendant à la répétition générale. Ou était-il donc, ce géographe, quand toutes ces choses ont été annoncées au congrès de géographie et quand on a prévenu Messieurs les membres de cette savante réunion que des cartes étaient réservées pour eux ?

Quant au fait qu'on parlait beaucoup français à Berne au moment de la visite de M. von Hellwald, ne provenait-il pas du congrès, pour une partie, et de la fête qui se préparait ? Les Français étaient nombreux à Berne, ces jours-là, et non seulement les Français, mais les Vaudois, les Juraissiens, les Genevois et tant d'autres qui n'ont pas coutume de s'exprimer dans la langue de Goethe.

Le correspondant de Berne du *Berliner Tageblatt* a déjà relevé ces erreurs. Il a expliqué aux lecteurs de ce journal que si les servantes, les valets et les broyeurs parlent plus ou moins le français, c'est qu'on apprend dans les écoles bernoises, à la ville et à la campagne, et qu'un grand nombre de jeunes gens, leurs classes terminées, vont passer quelques mois dans le Welschland, parce que la connaissance des deux langues nationales nous est nécessaire, à nous autres Suisses.

Mais le journal a ajouté à ces explications des remarques de son cri.

« L'aven que les Suisses allemands sont obligés d'apprendre le français, dit-il, trouve sa contre-partie dans le fait que les Suisses français sont, eux aussi, obligés d'apprendre l'allemand. Mais c'est très loin d'être le cas, du moins au même degré. Et si les Bernois usent beaucoup d'enseignes et d'écritures françaises, cela prouve qu'ils tiennent plus à être agréables aux Français qu'à leurs frères de la Suisse orientale, qui viennent aussi à Berne en grand nombre. Apparemment ce qui convient aux Français doit être bon aussi pour les Allemands ! En tout cas, il ressort de ceci que les Suisses français défendent plus énergiquement leur nationalité que les Suisses allemands. »

Il est certain que le Suisse allemand va plus dans la Suisse française que le Suisse français ne va dans la Suisse allemande. Pourquoi ? Parce que le Suisse français peut se tirer d'affaire dans le monde, avec sa langue, plus facilement que nous. En Angleterre, en Espagne, en Italie, on va partout avec le français ; ceux des habitants de ces pays qui voyagent en Suisse savent très souvent le français, rarement l'allemand. Qu'y a-t-il de plus naturel que les Suisses allemands apprennent le français ? Cela se fait pour des raisons purement pratiques. Ce que le journaliste bernois dit de la perte de la nationalité allemande et du maintien de la nationalité française ne repose sur rien : nous ne connaissons du reste qu'un seul nationalité, la nationalité suisse. Et depuis quand l'étude d'une langue étrangère entraîne-t-elle la perte de la nationalité ? Les Allemands qui n'ont jamais mis le nez dans une grammaire française et le pied hors des frontières de l'empire gardent-ils mieux leur nationalité que les autres ?

Une autre feuille allemande, la *Gazette de Cologne*, a donné dans le même panneau. Elle écrivait le 29 août :

« On ne peut nier que l'élément français ne soit en progrès constant. La ville de Berne est déjà aux deux tiers française. Tandis que le français était autrefois l'apanage des classes cultivées, il pénètre aujourd'hui dans les couches les plus pauvres de la population et il refoule de plus en plus l'allemand. »

C'est reconnaître totalement la vérité. A Berne, la centième partie de la population à peine parle le français, et quant à la diffusion de cette langue dans les classes inférieures, elle provient, comme nous l'avons dit, du fait qu'on apprend à l'école. Du reste, rien ne peut nous étonner de la part de ce journal. Ne parlait-il pas, dans le même numéro, d'un conseiller fédéral anarchiste Siechi ? »

NOUVELLES DES CANTONS

BERNE. — La veille de la fête de la Confédération, le 1^{er} août, un jeune homme de 18 ans, de Sumiswald, tomba de la haute paroi de rochers dit « Fahrli-Esel », où il était allé, en compagnie, allumer un feu de joie. Dans une première chute, il tomba perpendiculairement d'une hauteur de 100 pieds ; de là, le malheureux roula de rocher en rocher jusqu'au fond d'un précipice de plus de 300 pieds. Il resta là, couché, le crâne fendu, mais sans un membre brisé. Il put encore répondre aux appels de ceux de ses camarades qui s'étaient mis à sa recherche et même marcher un peu ; ensuite il fut transporté en chalet. Après s'y être quelque peu remis, il fut dans conduit à l'infirmerie où il attend maintenant, très bien soigné, son prochain rétablissement.

Voilà un homme qui se souviendra des fêtes du centenaire.

FRIBOURG. — Le projet, dès longtemps caressé, de l'établissement d'une colonie pénitentiaire dans les Grands-Maraîs, a fait un pas vers sa réalisation. Le Conseil d'Etat, en effet, vient de visiter en corps, dans ce but, divers terrains du territoire de Sugiez.

Nous pensons, dit le *Messenger*, qu'il s'agit d'un établissement analogue à la colonie d'Orbe ou à celle de Payerne. La visite de l'autorité administrative a eu lieu lundi dernier. Le domaine de M. A. de Boccad, à Sugiez, celui de M. Bouquet et diverses propriétés appartenant aux communes de Morat et de Meyriez, près Galmiz, ont été successivement parcourus.

Ces vastes terrains sont tout particulièrement appropriés à un établissement de ce genre. Un pénitencier pour de jeunes incorrigibles, pour des vagabonds, des alcoolisés et autres individus à charge à la société, est un besoin qui s'est fait sentir depuis longtemps dans le canton. Ce serait un refuge excellent pour toute une classe de délinquants fort mal placés dans nos maisons pénitentiaires, lesquelles sont loin d'être des modèles du genre comme bâtiments et comme installations.

Or l'administration cantonale trouverait au Grand-Maraîs des terrains à des prix très bas. Elle atteindrait ainsi un double but, soit en créant un établissement reconnu nécessaire, soit en mettant en culture des terrains considérables. Les essais entrepris avec succès déjà, soit par M. Liechti, soit par MM. Bouquet et de Boccad, ainsi que par d'autres cultivateurs, indiquent la voie à suivre ; les sommes que l'on consacrerait à la culture de ces terres ou à leur boisement seraient de l'argent éminemment bien employé, sans parler du but moralisateur de l'entreprise.

Outre la catégorie de criminels dont nous avons parlé, l'établissement en question pourrait fort bien servir d'asile à certains indigents tombés à la charge des communes et dont la seule ressource est la mendicité.

Somme toute, ce serait une œuvre utile au double point de vue agricole et disciplinaire.

Le gros lot de 600,000 fr. du dernier tirage de l'emprunt turc a été gagné par deux Fribourgeois, ainsi que Mlle Baup, au Coteau, à Lausanne, se charge de recevoir les dons.

Jeunes filles à l'étranger. — Bien qu'on ne cesse de mettre en garde les parents qui envoient leurs enfants à l'étranger, il arrive à chaque instant que des jeunes filles recrutées pour Vienne par des bureaux de placement, arrivent, sans le savoir, dans les « maisons » les moins recommandables de la capitale autrichienne.

Dans un cas récent, l'intervention du chargé d'affaires suisse a dû être requis pour retirer une jeune fille des mains de gens sans vergogne, qui l'avaient attirée au moyen d'annonces dans un journal suisse.

« Il ressort de cette affaire, écrit le chargé d'affaires, un fait bien évident, c'est qu'on ne devrait jamais se placer en s'adressant à un bureau qu'on ne connaît pas à fond. Il y a en Suisse des agences recommandables, pour lesquelles le concordat pour la protection des jeunes gens à l'étranger n'est pas lettre morte. Ici, à Vienne, c'est uniquement au *Home Suisse*, 20, *Himmelfahrtsgasse*, dirigé par Mlle de Blaireville, qu'on peut s'adresser en toute confiance. »

Explosion. — Dimanche soir, vers huit heures, dit l'*Estafette*, un petit canot à vapeur du port d'Ouchy voguait en plein lac devant Lutry. Il y avait à bord sept personnes, six messieurs et une dame. Tout à coup et quoiqu'elle ne fut pas sous une pression exagérée, la chaudière sauta avec une formidable détonation. Par un merveilleux hasard, aucun des passagers ne fut atteint et l'embarcation ne coula pas. Tous les objets du bateau, lanternes, rames, etc., furent projetés en l'air à une grande hauteur. Le bateau est absolument hors d'usage.

Accidents. — On ne compte plus les accidents causés par le pétrole. En voici un nouveau survenu hier, rue Beausséjour n° 1 :

Deux servantes étaient occupées à repasser. Une d'elles voyant que la cuisine à pétrole qui chauffait les fers allait s'éteindre voulut remplir les lampes. La bûche s'enflamma et fit explosion. Deux femmes furent atteintes ; l'une d'elles, très gravement brûlée, a été immédiatement transportée à l'hôpital ; elle souffre cruellement, cependant tout espoir de la sauver n'est pas perdu ; l'autre n'a que des blessures peu graves et se tirera aisément d'affaire.

dit le *Journal d'Yverdon*. Décidée en 1707, la construction de cette tour fut commencée le 3 juin 1709. En avril 1710, on posa dans el campanile la cloche, fondue à Berne.

La transformation des casernes d'Yverdon se poursuit rapidement. La nouvelle caserne va recevoir sa toiture ; le pavillon des officiers, construit en pierres de taille, est moins avancé, mais le gros œuvre en sera néanmoins terminé avant l'hiver. Le long de la rivièrte, la façade de la vieille caserne se perce de jours destinés à donner de l'air dans les grandes salles mal éclairées et mal ventilées du temps jadis. Dès l'année prochaine, Yverdon sera en état de recevoir fort confortablement de la troupe.

Onze. — L'infirmerie d'Orbe continue sans bruit son œuvre de bon Samaritain. En 1890, elle a soigné 124 malades, dont 104 Vaudois, 15 Suisses d'autres cantons et 5 étrangers. Deux ont été admis gratuitement, les autres ont payé une pension de 1 fr. à 1 fr. 80 c. par jour. Il y a eu en tout 2728 journées de traitement, en moyenne 22 par malade. Le prix de revient de la journée est de 2 fr. 37.

La fortune nette de l'infirmerie, au 31 décembre 1890, était de 77,275 francs, dont 49,730 fr. pour le bâtiment et 8600 fr. pour le mobilier. Le revenu des capitaux productifs est, il va sans dire, tout à fait insuffisant pour faire marcher la maison. L'appui du public charitable est nécessaire. Nous espérons qu'il ne fera jamais défaut. Les dons peuvent être adressés au président du comité de l'infirmerie, M. Ad. Turtaz, ou au secrétaire, M. P. Jomini.

LAUSANNE

Société de théologie. — Malgré la pluie qui, lundi matin, tombait à torrents, la séance de la Société vaudoise de théologie, à Chexbres, a été très fréquentée. Malheureusement les personnes qui avaient espéré entendre M. Asté développer ses thèses ont été quelque peu déçues ; l'honorable docteur en théologie, empêché de préparer son travail, s'est borné à introduire la discussion.

Au cours d'un débat qui s'est prolongé jusqu'à 1 heure de l'après-midi, divers points de vue ont été éloquentement exposés et soutenus par MM. Narbel, Adamina, Grellet, Dandiran, Matthey et Paul Chapuis.

A la fin de la séance, M. Byse, président de la Société de théologie, a lu quelques pages concluant à l'organisation de conférences destinées à intéresser les classes supérieures de la population lausannoise aux questions religieuses.

Un asile. — L'Asile pour jeunes domestiques sans appui et sans travail rend d'excellents services. En 1890, il a abrité 247 filles, parmi lesquelles les Bernoises et les Vaudoises sont en très forte majorité. Les dépenses se sont élevées à 4215 fr. et le solde en caisse au 31 décembre n'était que de 15 fr. L'œuvre méritait d'être soutenue. MM. Nef et Chatelanat-Escher, ainsi que Mlle Baup, au Coteau, à Lausanne, se chargent de recevoir les dons.

Jeunes filles à l'étranger. — Bien qu'on ne cesse de mettre en garde les parents qui envoient leurs enfants à l'étranger, il arrive à chaque instant que des jeunes filles recrutées pour Vienne par des bureaux de placement, arrivent, sans le savoir, dans les « maisons » les moins recommandables de la capitale autrichienne.

Dans un cas récent, l'intervention du chargé d'affaires suisse a dû être requis pour retirer une jeune fille des mains de gens sans vergogne, qui l'avaient attirée au moyen d'annonces dans un journal suisse.

« Il ressort de cette affaire, écrit le chargé d'affaires, un fait bien évident, c'est qu'on ne devrait jamais se placer en s'adressant à un bureau qu'on ne connaît pas à fond. Il y a en Suisse des agences recommandables, pour lesquelles le concordat pour la protection des jeunes gens à l'étranger n'est pas lettre morte. Ici, à Vienne, c'est uniquement au *Home Suisse*, 20, *Himmelfahrtsgasse*, dirigé par Mlle de Blaireville, qu'on peut s'adresser en toute confiance. »

Explosion. — Dimanche soir, vers huit heures, dit l'*Estafette*, un petit canot à vapeur du port d'Ouchy voguait en plein lac devant Lutry. Il y avait à bord sept personnes, six messieurs et une dame. Tout à coup et quoiqu'elle ne fut pas sous une pression exagérée, la chaudière sauta avec une formidable détonation. Par un merveilleux hasard, aucun des passagers ne fut atteint et l'embarcation ne coula pas. Tous les objets du bateau, lanternes, rames, etc., furent projetés en l'air à une grande hauteur. Le bateau est absolument hors d'usage.

Accidents. — On ne compte plus les accidents causés par le pétrole. En voici un nouveau survenu hier, rue Beausséjour n° 1 :

Deux servantes étaient occupées à repasser. Une d'elles voyant que la cuisine à pétrole qui chauffait les fers allait s'éteindre voulut remplir les lampes. La bûche s'enflamma et fit explosion. Deux femmes furent atteintes ; l'une d'elles, très gravement brûlée, a été immédiatement transportée à l'hôpital ; elle souffre cruellement, cependant tout espoir de la sauver n'est pas perdu ; l'autre n'a que des blessures peu graves et se tirera aisément d'affaire.

CORRESPONDANCE

Le 4 septembre 1891.

A Monsieur le rédacteur de la *Gazette de Lausanne*,

Monsieur,

A propos de l'incident de Montreux, vous parlez de la version qu'en aurait donnée mon consulat. Personnellement, je n'avais parlé de l'affaire à qui que ce soit avant l'apparition de votre première dépêche, et je n'avais autorisé personne à en parler au nom du consulat.

Veillez agréer, Monsieur le rédacteur, l'expression de ma considération distinguée.

D.-F.-P. BARTON,
consul de S. M. britannique à Genève.

Chronique militaire.

Les manœuvres en Thurgovie.

Frauenfeld, 4 septembre.

Les divisions VI et VII sont concentrées et depuis ce soir en état d'hostilité. Les manœuvres divisionnaires, à double action, commenceront demain. Elles dureront jusqu'au 10 septembre inclusivement, soit cinq jours de travail et un jour de repos. Elles seront particulièrement intéressantes cette année ; les troupes, artillerie et infanterie, emploieront la poudre blanche sans fumée ; c'est la première fois qu'elle sera expérimentée en Suisse sur une grande échelle.

Le terrain sur lequel les deux divisions manœuvreront est compris dans le quadrilatère Winterthour - Stammheim - Wyl - Weinfelden, dont Frauenfeld occupe à peu près le centre et que traverse de l'est à l'ouest la vallée de la

Thour. C'est le canton de Thurgovie, la verte Thurgovie avec ses beaux vergers, ses prairies grasses, auxquelles l'agriculteur thurgovien voue une sollicitude si exemplaire.

Nous sommes ici à quelques kilomètres du lac de Constance et de la frontière badoise, dans les dernières ramifications des montagnes de Saint-Gall et d'Appenzell. Ce ne sont plus guère que des collines, à profil mou, arrondies, formant comme de grandes et larges vagues, un terrain fait exprès pour y manœuvrer.

A l'heure où je vous écris la situation militaire est la suivante :

La division Bleuler (VI) est à Stammheim, front à l'est, détachée à l'aile gauche d'une armée dite de l'Ouest qu'on suppose concentrée près de Winterthour. — La division Berlinger (VII) est à Sulgen, front à l'ouest, détachée à l'aile droite d'une armée dite de l'Est qu'on suppose occuper la ligne Bischoffzell-Gossau.

C'est ce qu'on appelle en jargon militaire la « supposition générale. » Elle servira de base, pendant toutes les manœuvres, aux thèmes spéciaux qui seront donnés chaque jour, sous forme d'ordres d'armée, par le directeur des manœuvres, aux commandants des deux divisions. Ces ordres d'armée sont, naturellement, différents pour chaque division ; chacun des deux divisionnaires ne connaît que celui qui le concerne et prend ses dispositions en conséquence, pour sa propre division, et dans l'ignorance de ce que fait son camarade. Les ordres des divisionnaires pour le lendemain sont communiqués, chaque veille au soir, au directeur des manœuvres. Celui-ci doit naturellement savoir à l'avance si dans chacun des deux camps les ordres donnés correspondent à la situation tactique qu'il entend obtenir et au thème qu'il prétend faire résoudre.

Pour qu'il puisse surveiller la manœuvre en cours d'exécution, le directeur a, sous ses ordres, des juges de camp. Ceux-ci se répartissent le travail et le terrain, de façon à voir la ligne de bataille dans son ensemble et dans les deux camps. Ces officiers prennent leurs notes, interviennent là où cela est nécessaire, puis, la manœuvre terminée, communiquent leurs observations au directeur. Celui-ci en fait la synthèse et la communique aux officiers des deux divisions réunis autour de lui à la critique.

Voilà pour l'organisation générale de la manœuvre à double action.

Vous savez que la direction des manœuvres de 1891 a été confiée par le département militaire à M. le colonel-divisionnaire Ceresole. Il a pour chef d'état-major M. le colonel d'infanterie Wassmer, instructeur d'arrondissement pour la VIII^e division.

Les juges de camp sont MM. David, colonel-divisionnaire ; Jean Isler, Bollinger et de la Rive, colonels d'infanterie ; Schupbach, colonel d'artillerie et Blumer, colonel de cavalerie.

Quelques mots au sujet des états-majors divisionnaires et des troupes en présence.

La division Bleuler (VI) est essentiellement zurichoise. Je n'ai pas besoin de vous présenter son chef, actuellement directeur de l'Ecole polytechnique, précédemment instructeur en chef de l'artillerie, un des officiers généraux les plus justement considérés de notre petite armée. Le chef d'état-major de la division est M. le lieutenant-colonel-divisionnaire Jenike, de Zurich.

Le canton de Zurich fournit à la division onze bataillons sur treize, deux escadrons de cavalerie sur trois, quatre batteries sur six. Deux bataillons sont fournis par Schaffhouse et Schwytz, un escadron par Schaffhouse, deux batteries par l'Argovie.

Deux Zurichois, MM. les colonels Meister, forestier de la ville de Zurich, et Locher, l'ingénieur qui a construit la ligne du Pilate et qui a fait le projet de monter en chemin de fer sur la Jungfrau, commandent les deux brigades d'infanterie de la division. — M. le colonel Bluntschli, rédacteur de la *Zeitschrift für Schweizerische Artillerie* et directeur de la compagnie d'assurance contre les accidents Zurich, commande la brigade d'artillerie. — La cavalerie est sous les ordres de M. le major Wildholz, instructeur de 1^{re} classe de cette arme.

La division Berlinger (VII) est d'ordre plus composite au point de vue de l'origine cantonale de ses troupes. Elles viennent des trois cantons de St-Gall, Thurgovie et Appenzell.

Le commandant de la division, M. le colonel Berlinger est un grand industriel saint-gallois. Son chef d'état-major est M. le lieutenant-colonel Geilinger, syndic de Winterthour. — M. le colonel Hungerbühler, instructeur d'infanterie de 1^{re} classe, et M. le colonel Baumann, tous deux saint-gallois, commandent les deux brigades d'infanterie. — M. le colonel Vogler, un Thurgovien, commande la brigade d'artillerie. — La cavalerie divisionnaire est sous les ordres de M. le major de Muralt, de Zurich.

Outre les deux divisions Bleuler et Berlinger, nous aurons aux manœuvres une brigade de landwehr. C'est la première fois que la landwehr se présente sous la forme d'une brigade réunie sous un même commandement. Elle sera aux ordres du directeur des manœuvres qui s'en servira comme appoint pour l'un ou l'autre camp, suivant les thèmes de la journée.

La brigade est commandée par M. le colonel Am Rhyn, de Lucerne ; elle est composée du régiment Carrard (n° 3), bataillons 7, 8 et 9 de Vaud, et du régiment Fuchs (n° 29), composé des trois bataillons de Schwytz, d'Uri et de Glaris. Je ne doute pas que soldats des bords du Léman et soldats de la Suisse centrale ne fassent très bon ménage et ne se présentent carrément sur le champ de bataille, comme une phalange compacte de bons Confédérés.

Les troupes sont sous les armes depuis une douzaine de jours. Elles ont fait leurs cours préparatoires, manœuvré régiment contre

régiment, puis brigade contre brigade. Elles sont donc entraînées et prêtes au combat.

Ce sera pour demain. Le temps, très beau ces derniers jours, s'est alourdi. Un orage se prépare.

Frauenfeld est très animé. L'état-major du directeur des manœuvres, qui compte une demi-douzaine d'officiers, les juges de camp avec leurs adjutants, les chefs d'arme, les cavaliers d'ordonnance, voilà plus qu'il n'en faut pour remplir les hôtels et les écuries de la petite capitale thurgovienne.

La division VI bivouaque ce soir à Stammheim; la division VII occupe des cantonnements serrés autour de Sulgen.

L'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Roumanie seront représentées aux manœuvres par leurs attachés militaires ou des envoyés spéciaux. Dans le nombre, deux généraux: le général de division Budisteano, de l'armée roumaine, et le général de brigade Zédé, de l'armée française.

M. Hauser, conseiller fédéral, remplaçant de M. Frey, qui est toujours alité, est arrivé à Frauenfeld. Il a reçu aujourd'hui les officiers étrangers, qui sont venus se présenter au quartier-général. Les missions étrangères logent à Winterthur.

CHRONIQUE AGRICOLE

Un défenseur des abeilles.

La question est discutée encore de temps à autre de savoir si les abeilles sont utiles ou nuisibles à la végétation, attendu qu'elles absorbent le nectar des fleurs, d'où il suit que certains agriculteurs voient de mauvais œil les apiculteurs établir leurs ruchers dans le voisinage de leurs vergers.

M. Joseph Theller, à Rosenberg, près Zoug, a entrepris une série d'expériences à ce sujet, qui paraissent devoir trancher tous les doutes. En voici le résultat tel qu'il est donné par la *Bienzeitung*:

« J'ai choisi un cerisier très visité par les abeilles et chaque année chargé de cerises. Avant la floraison, j'ai entouré quelques rameaux d'une gaze légère, de sorte que les feuilles et les fleurs pouvaient encore se développer librement, mais sans que les abeilles pussent s'en approcher. La floraison terminée, la gaze fut enlevée. On ne remarquait aucune différence entre la partie qui avait été couverte et le reste de l'arbre.

Quatre jours après, je procédai à une inspection minutieuse, mais les choses avaient bien changé d'aspect. Pendant que, partout où pouvaient porter mes regards, je ne voyais que rameaux chargés de boutons vigoureux, dans la partie soumise à l'expérience, les trois quarts des fleurs avaient coulé et, plus tard, le 4 juillet, les branches en question ne portaient pas une seule cerise.

Ce résultat a été obtenu cette année-ci, où les hannetons ont été très nombreux. Pendant la passée des hannetons, les branches couvertes ont été complètement préservées des attaques de ces rongeurs; elles ont donc fleuri dans les meilleures conditions possibles.

Une expérience semblable a été faite sur un prunier et avec un résultat identique.

VARIÉTÉS

Les causes de la guerre de Crimée.

Les circonstances politiques présentes donnent un intérêt d'actualité à tout ce qui touche les rapports passés de la Russie et de la France. J'ai eu l'occasion de signaler, il y a quelques semaines, aux lecteurs de la *Gazette* l'intéressant ouvrage que M. Vandal a consacré au premier essai d'alliance franco-russe sous Napoléon I^{er} et Alexandre; voici une nouvelle étude historique qui vient compléter la précédente en exposant une autre phase importante des relations entre la France et la Russie: les préliminaires diplomatiques et les causes de la guerre de Crimée (1).

L'auteur de ce livre, M. L. Thouvenel, ne se dissimule pas que le moment est peu favorable à une œuvre historique qui ravive de tels souvenirs, mais il estime, avec raison, que ce n'est pas la guerre de Crimée qui a empêché de s'engager presque malgré les belligérants.

(1) L. Thouvenel. *Nicolas I et Napoléon III. Les préliminaires de la guerre de Crimée d'après les papiers de M. Thouvenel*. 1 vol. Calmann Lévy, Paris 1891.

et qu'elle s'est terminée à leur plus grand contentement, il est d'autant plus utile et intéressant de rappeler quels conflits d'intérêts et quelles fatalités politiques suscité entre la France et la Russie cette guerre presque involontaire, mais qui fut néanmoins l'une des plus sanglantes du siècle.

En écrivant ce récit, M. L. Thouvenel n'a d'aucune manière voulu faire une œuvre politique; il a laissé aux lecteurs le soin d'en tirer les conclusions relatives au présent et à l'avenir; il a seulement vu dans les circonstances actuelles une invitation à mettre sous les yeux du public les documents inédits importants qu'il possédait sur la politique française de 1852 à 1854 et lui fournir, pour ainsi dire, des pièces nécessaires à la saine appréciation d'un procès politique actuellement pendante. Ces pièces sont extraites de l'abondante correspondance particulière de M. Thouvenel qui, après une carrière diplomatique déjà importante, était devenu, en 1852, directeur politique au ministère des affaires étrangères, qui fut plus tard ambassadeur à Constantinople et ministre, et qui a laissé de nombreux papiers inédits dont M. L. Thouvenel a déjà tiré deux ouvrages fort bien documentés sur *La Grèce du roi Othon* et sur la politique impériale de 1860 à 1863.

Grâce à cette correspondance, M. L. Thouvenel peut, dans son ouvrage sur Nicolas I^{er} et Napoléon III, laisser en général la parole aux acteurs mêmes des événements qu'il raconte: sauf dans une notice historique très précise sur la question des lieux saints (qui fut l'objet ou plus exactement l'occasion de la longue rivalité franco-russe en Orient), il s'efface modestement devant les lettres inédites dont il a entrepris la publication, mais il a su les relier, les compléter, les éclairer par des rapprochements heureux et d'abondants commentaires, qui sont parfois de véritables chapitres d'histoire. Ces documents ont par eux-mêmes une valeur très considérable que relève encore leur diversité et leur caractère intime. Les dépêches officielles, connues en général, et toujours un peu compassées, sont restées en dehors de ce travail basé presque uniquement sur la correspondance particulière échangée entre le directeur des affaires politiques au ministère et ses collaborateurs, les ambassadeurs ou envoyés français à Constantinople, à St-Petersbourg et à Berlin. Dans ces lettres intimes, les indications données officiellement par lui au nom du ministère; les ambassadeurs discutaient librement, débarrassés de la contrainte officielle, révélant les raisons secrètes de leurs opinions et s'abandonnant plus franchement aux impulsions de leur individualité.

Cette liberté et cette diversité contribuent à la sincérité ainsi qu'au charme de cette correspondance. Elle commence par les lettres spirituelles et vives du marquis de La Valette, qui racontent le premier conflit avec la Russie en 1852 et que rectifient les lettres de son premier secrétaire, M. Sabatier, placé à la tête de la mission de Constantinople pendant un congé de son chef. Plus tard, les boutades du général Baraguey d'Hilliers viennent éclairer la situation d'un jour assez original et mêler à la discussion de ces graves intérêts une note facétieuse; sa première communication commence ainsi: « Monsieur, les Turcs, soyez-en sûr, ne demanderont pas la lune, puisqu'ils l'ont déjà dans leurs armes; ils ne demanderont pas le soleil qu'ils ont déjà grand besoin d'être éclairés » etc. Aux lettres des envoyés à Constantinople qui luttent contre les intrigues russes correspondent celles du marquis de Castelbajac, ambassadeur à St-Petersbourg, chevaleresque admirateur de Nicolas I^{er} et qui, jusqu'à la fin, lutte avec courage et franchise contre les tendances anti-russes de son gouvernement. Enfin les lettres particulières d'autres ambassadeurs et les réponses que M. Thouvenel adresse à tous complètent cet ensemble si varié de documents inédits dont on ne saurait nier la valeur.

Je n'ai pas l'intention de résumer, si rapidement que ce soit, les négociations racontées par M. Thouvenel et qui n'avancent parfois, il faut l'avouer, qu'avec une lenteur désespérante; mais je voudrais faire comprendre ce qui ressort clairement de ce récit à propos des causes de conflits entre la Russie et la France.

Le désaccord de 1852 et la guerre à laquelle il aboutit résultent au fond d'une seule question: celle des lieux saints. Cette question semble tout d'abord n'être qu'une extravagante querelle de moines, bonne tout au plus à inspirer la verve héroïque d'un Boileau contemporain: les religieux grecs et latins (catholiques) se disputent à Jérusalem, depuis des siècles, une clef, une lampe, un passage et d'autres choses de ce genre dans les innombrables sanctuaires élevés sur les emplacements sanctifiés par la tradition. Et les diplomates déploient, pour soutenir ces prétentions opposées des trésors d'habileté, de souplesse, d'esprit; ils font appel à tous les moyens, à la corruption, comme aux menaces; ils bouleversent à tous moments, pour cela, les ministères turcs.

Les concessions accordées en 1852 à la France et qui furent la cause première du conflit, consistaient en l'autorisation obtenue par les Latins de pénétrer dans une église où ils ne possédaient pas d'autel et ne pouvaient par conséquent pas officier, et en l'acquisition d'une clef dont on voulait leur faire promettre de ne point se servir. C'est simplement grotesque, n'est-ce pas? Et cependant ce sont des « droits » de ce genre que tous les gouvernements de France, depuis François I^{er}, se sont efforcés de maintenir aux religieux latins qu'ils protégeaient; c'est pour des « droits » de cette espèce que le gouvernement de Napoléon III se vit obligé, malgré lui, de rompre avec la Russie, et que Nicolas I^{er} fut forcé, malgré lui aussi, de résister aux sommations de l'Europe unanime et d'entreprendre une guerre terrible.

C'est en effet un des caractères les plus étranges de ce conflit, que les adversaires semblent désolés d'en venir aux mains: Nicolas a, jusqu'au bout, des rapports courtois avec les agents français et leur fait mille avances. M. Thouvenel avoue jusqu'à la fin à ses collaborateurs les regrets très vifs qu'éprouve son gouvernement de devoir traiter la Russie en ennemie et non en alliée, et de devoir servir les intérêts de l'Angleterre. C'est que le tsar faisait de cette question des lieux saints une affaire de conscience dont il ne s'ouvrait même pas à son ministre Nesselrode, parce que celui-ci était luthérien; le tsar se sentait soutenu et poussé par le fanatisme religieux de ses peuples; il mêlait intimement et presque inconsciemment les droits puérils des moines grecs de Jérusalem à ses prérogatives de protecteur de la foi orthodoxe et à ses prétentions d'héritier des empereurs d'Orient. C'est pourquoi il ne pouvait accepter l'intervention européenne, et c'est pourquoi il partit pour la guerre de Crimée comme pour une guerre sainte. Le gouvernement français, de son côté, en défendant les prétentions des religieux latins, soutenait une prérogative française qui remontait au XVI^e siècle et même aux Croisades et qui est réellement la base de l'influence française dans le Levant.

Il ressort donc du récit de M. Thouvenel une chose que l'on n'ignorait pas, mais qu'il a, fort à propos, remise en lumière et qu'il a établie d'une façon irrécusable, à savoir que la question fut en apparence des lieux saints reste toujours ouverte entre la Russie et la France, que ces arguties cléricales cachent de très sérieux intérêts temporels, que ces intérêts représentent les plus antiques prétentions de la politique étrangère des deux pays et qu'enfin ceux-ci ne pourront arriver à une entente complète sur ce terrain qu'à la condition que l'un d'eux cède entièrement la place à l'autre. Ce ne sera certainement pas la Russie, qui a fait de grands sacrifices pour sa propagande en Palestine et qui en a obtenu déjà d'incontestables résultats. Il faut bien dire que depuis longtemps un troisième et même un quatrième larron sont survenus et que la France pourrait maintenant faire avec moins de regrets à son allié le sacrifice d'une influence traditionnelle, très activement battue en brèche d'autre part et très diminuée. Je comprendrais que l'on trouve un peu exagérés les termes dont se sert M. Thouvenel quand, dans sa préface et c'est à peu près la seule allusion qu'il se permette de faire au présent et à l'avenir, il prévoit avec amertume « que l'irrésistible élan de nos sympathies actuelles » nous décidera peut-être « à sacrifier d'un trait, à l'amitié de la Russie, une bonne partie du patrimoine historique de

la France »; je comprendrais que la France démocratique ne veuille pas laisser l'antique détroite d'une politique traditionnelle gêner à tout jamais la liberté de ses mouvements et qu'elle attache moins d'importance que la France monarchique à la question des lieux saints, si elle estime pouvoir acquiescer un avantage assuré par l'abandon de ses vieilles prétentions dans le Levant; mais c'est là une question purement politique que je n'aborderai pas; je crois seulement qu'il n'était pas inopportun qu'un historien appuyé sur des documents d'une authenticité irréfutable vint raconter les événements dont l'Orient fut le théâtre de 1852 à 1854 et rappeler quelle fut autrefois et quelle est encore l'importance de cette question un peu oubliée des lieux saints, qui est une des faces de l'éternelle question d'Orient: c'est le grand mérite de M. Thouvenel d'attirer avec franchise sur ce point l'attention de son pays.

Félix Schroeder.

DÉPÊCHES

Berne, 5 septembre. — M. le colonel Zehnder a donné sa démission de chef d'arme de la cavalerie.

Berne, 5 septembre. — D'après une communication du département fédéral des chemins de fer, l'accident qui s'est produit le 30 août dans la gare de Zurich est dû à l'inattention générale des employés de la gare et des trains. Au moment critique le ballon Spelterini passait justement au-dessus de la gare; tout le monde le regardait au lieu de penser au service.

Constantinople, 5 septembre. — L'ambassadeur turc à Vienne, Zia bey, a été appelé à Constantinople.

On croit qu'il remplacera Said pacha aux affaires étrangères. Celui-ci deviendrait président du conseil d'Etat, en remplacement d'Aarifi pacha destitué.

Le Hatt impérial contenant les changements ministériels dit simplement que ces changements sont devenus une nécessité.

Il est difficile de les caractériser, mais le fait que Kiamil pacha ne s'est maintenu que grâce à l'appui de la triple alliance, semble indiquer un changement dans la politique du sultan. C'est ici l'opinion générale.

Suivant d'autres bruits, Kiamil pacha aurait été dénoncé comme chef d'une conspiration contre la sécurité du sultan.

Le palais de Yildiz-Kiosk est étroitement gardé et des précautions minutieuses sont prises contre tous les visiteurs.

Londres, 5 septembre. — Une dépêche de Constantinople au *Standard* attribue le changement ministériel à ce que la tranquillité d'esprit du sultan est dérangée; il croit voir des complots partout.

Rome, 5 septembre. — Les journaux démentent la nouvelle que le ministre de la guerre a l'intention d'essayer la mobilisation d'un corps d'armée.

Milan, 5 septembre. — La grève continue sans incident.

Frankfort, 5 septembre. Une dépêche de Vienne raconte qu'à Varsovie la population est profondément inquiète des préparatifs militaires ordonnés soudainement. Chaque propriétaire aurait reçu l'ordre de tenir prêt le logement pour un grand nombre de soldats et d'officiers, d'ici à deux semaines. De grandes forces seraient concentrées à Varsovie. Ces dispositions produisent une grande sensation (1).

Berlin, 5 septembre. — L'importation de la viande de porc d'Amérique est de nouveau autorisée. Cette mesure a été accueillie avec satisfaction par les journaux libéraux de toute nuance.

Elle est un symptôme que le gouvernement, qui ne peut pas se résoudre à suspendre ses droits sur les céréales et qui ne méconnaît pas la misère régnante, veut réagir en permettant de nouveau les importations jusqu'ici prohibées.

Bar-sur-Aube, 5 septembre. —

(1) Nous recommandons cette dépêche, lancée par les Juifs de Vienne, à toute la méfiance de nos lecteurs.

Après les manœuvres d'hier, le général Sausier a félicité vivement les commandants de corps d'armée sur leurs dispositions tactiques et sur l'entraînement de leurs troupes. La vigueur déployée par le 6^e corps a été particulièrement remarquée.

Paris, 4 septembre. — Le grand-duc Alexis est parti de Vichy ce matin, à dix heures. Il arrivera à Paris à six heures du soir, et fera probablement visite à M. Carnot à Fontainebleau.

Paris, 5 septembre. — Le *Matin* annonce que l'inauguration de la statue de Garibaldi à Nice est définitivement fixée au 20 septembre. M. Rouvier assistera à la fête et au banquet.

Ed. FEHR, éditeur.

LES LIVRES

L'éditeur F. Alcan vient de mettre en vente un volume sur *Jules Barni*, le traducteur de Kant, le libéral qui refusa de prêter serment au coup d'Etat, l'écrivain auquel on doit tant de livres sur le XVIII^e siècle et sur Napoléon.

Le volume écrit par M. le sénateur Auguste Dide, renferme de curieuses lettres de Michelet, d'Edgar Quinet, de Chateaubriand-Lacour, de Gustave Chaudey, de Mazzini, du colonel Charras; il donne sur Gambetta, sur les proscriptions du 2 Décembre des détails inédits. On trouvera aussi, dans cette publication, des renseignements sur la Ligue de la paix et de la liberté fondée par Barni, sur la vie politique, littéraire et religieuse à Genève, sur le gouvernement de l'ordre moral. Le tout est tenu dans le ton de l'apologie.

M. Barni a été professeur à Genève où M. James Fazy lui confia une chaire de philosophie de l'histoire. Barni ne parait pas avoir beaucoup goûté son séjour dans cette ville et M. Dide, qui lui-même a étudié à Genève la théologie, en prend occasion pour réclamer contre « la cité de Calvin » les sempiternelles accusations d'étroitesse d'esprit et de bigotisme qui traînent dans tant de livres.

Le *Journal de Genève* a déjà relevé ces récriminations du biographe de Barni. Nous ne pouvons mieux faire que de lui laisser la parole:

« Si l'on n'a pas réussi dans le pays où il est venu planter sa tente, n'y a-t-il pas un peu de sa faute? demande M. Marc Debruit. Démissionnaire dans son pays natal pour refus de serment à un régime issu d'une révolution sanglante, il arrive à Genève, appelé par un gouvernement issu lui aussi d'une révolution sanglante; ce gouvernement avait procédé, comme en France, par la voie des révolutions, à se débarrasser non seulement des fonctionnaires de l'ordre administratif qui le gênaient, mais des professeurs mal pensants, c'est-à-dire qui n'avaient pas voulu passer corps et âme au régime nouveau. Pour les remplacer et pour se venger des résistances de l'esprit national, il avait appelé de l'étranger des hommes très distingués, peut-être, mais inconnus au pays et chargés spécialement de changer l'esprit de la jeunesse, de lui infuser le goût du radicalisme cosmopolite.

« Pense-t-on que la population put accueillir à bras ouverts ces prétendus martyrs qui venaient par ordre prendre la place des enfants les plus distingués du pays, victimes eux aussi de leur fidélité à leurs opinions, mais qui n'allaient pas pour cela demander au pays ouvrier « un pain » que, d'ailleurs, personne ne leur avait offert, car la France n'a pas l'habitude, qu'il s'agisse d'enseignement ou de prédication, de confier des chaires à des étrangers? »

« Si « amer » qu'il ait trouvé « le pain genevois », nous dit son biographe, Barni ne l'a pas moins mangé assez longtemps, puisque, appelé en 1861, c'est en 1867 seulement qu'il a renoncé à son enseignement, lequel, pour le dire en passant, n'a jamais bien réussi: déserté presque dès le début et jusqu'à la fin par les étudiants, — c'est même ce qui fâche le plus M. Dide, — il laissait, pour le fond et la forme, beaucoup à désirer.

« Aussi nous comprenons bien qu'il n'ait pas gardé de son séjour parmi nous un souvenir très agréable, mais qu'a-t-il fait pour s'y trouver mieux? On ne vit jamais dans une maison hôte plus taciturne, moins gracieux et moins communicatif que celui-là. Il a vécu dans notre ville sans la voir, et sans y voir personne; mettons qu'il y eût un peu de notre note, il y avait aussi de la sienne. Nous avons connu d'autres professeurs étrangers qui, arrivés comme lui dans de faibles circonstances, ont rompu la glace et se faire apprécier de ceux qui, non sans raison — ils avaient la bonne grâce de l'avouer eux-mêmes — leur avaient d'abord tourné le dos.

« Comme professeur, Barni manquait entièrement du feu sacré, et même de l'art de l'enseignement; il n'a jamais su attirer la jeunesse à ses cours, encore moins l'y retenir; son dogmatisme nuageux qui tenait la prédication se donnait carrière surtout à la fin, devant des salles presque vides... »

« La jeunesse genevoise s'est montrée réfractaire pour des raisons qui font honneur à son instinct patriotique et dont Barni et, après lui, son savant biographe, ne se sont jamais doutés. Ils ont préféré s'en prendre au « piétisme » qui se cache, paraît-il, sous les casquettes blanches de la société de Zolinger et à ce malheureux Calvin, qui n'y est véritablement pour rien, car il y a beau temps que ses écrits sont morts et bien morts, que son fameux catéchisme est un livre introuvable et que la population de Genève est redevenue ce qu'elle était avant lui, c'est-à-dire paisiblement frondeuse, « fêtée » et indisciplinée. »

Foire de Cossonay du 27 août. — Il a été conduit sur le champ de foire de ce jour: 70 chevaux, 250 vaches et génisses, 40 bœufs, 5 chèvres, 4 moutons, 240 porcs du pays. Wagons expédiés 23. Les prix sont élevés.

Le meilleur savon de toilette

Le savon du Congo, c'est le plus parfumé. Le meilleur, le plus pur et le moins cher du monde; On aime en tous pays sa pâte fine et blonde, Il est le plus célèbre et le plus estimé.

Savonnerie Victor Vaisier, Turpin, Lyon.

Ag. dép. FRAY & SAUNIER, 35, rue Turpin, Lyon.

RASSEMBLEMENT DE TROUPES

On peut se procurer la *Gazette de Lausanne* aux gares de ZÜRICH et de WINTERTHOUR, et à l'Hôtel de la gare, à FRAUENFELD.

Horaires des bateaux à vapeur

Heures de passage des bateaux aux principaux ports de la Côte suisse (Pour le service complet, voir les horaires.)

Départ de	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.	Mat.	Mat.	Dir.	Exp.
Sondres	6 30	8	9	11	4 30	5 40	4 45	5 10				
Nyon	7 40	8 55	10	12	10 45	12 35	6 25					
Rele	8 45	9 25		12 45			6 05					
Thonon	3 30			10 35			7 20					
Evian	6 05			11 30			7 50					
Morges	8 55	10		12 40			8 30					
Cochy-L	6 30	9 30	10 30	12 10	4 30	5 40	6 15	8 30				
Vevay	7 30	10 30	11 15	1	3	5	7 45	8				
Clarens	8 10	10 30	11 25	1 22	3 30	5 32	7 35	8 30				
Montreux	8 15	10 55	11 40	1 30	3 35	5 37	7 40	8 35				
Chillon	8 20	11	11 50	1 40	3 35	5 37	7 40	8 30				
Villeneuve	8 30	11 10	12	1	4 05	5 45	8	8 40				
Savigny	8 55	11 35		2 15	4 05	5 45	8 45					

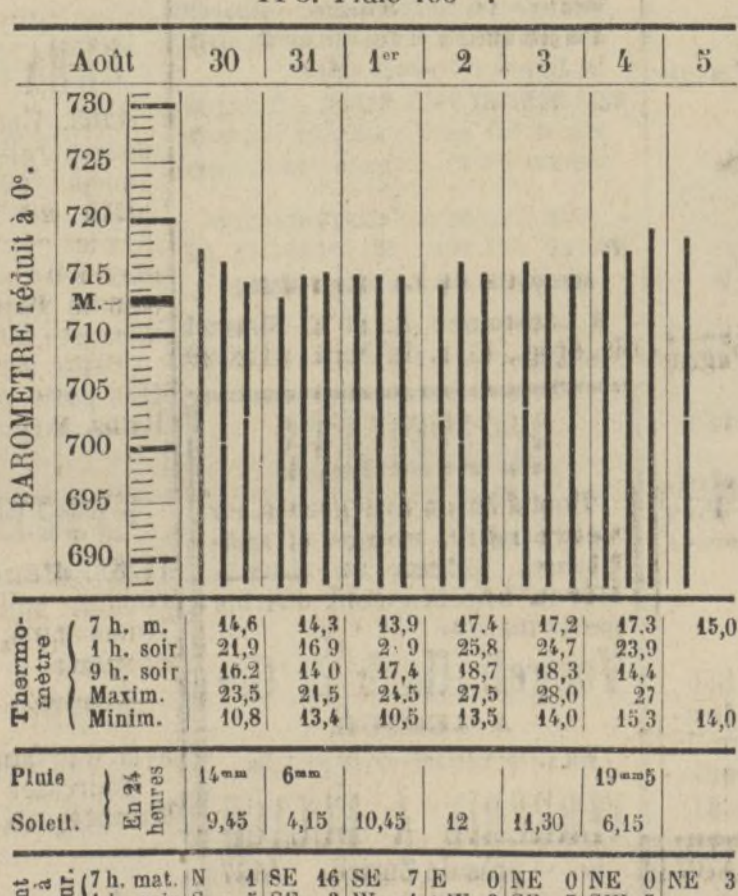
Départ de	Mat.	Exp.	Mat.	Dir.	Exp.	Mat.	Dir.	Exp.
Bonvillaz	7 15	7 45		12 50	2 45	4 40	5 35	
Villeneuve	5 20	8 45	9 05	12 30	1 45	3 40	5 35	
Chillon	5 30	8 45	9 15	12 40	1 55	3 50	5 45	
Montreux	5 35	8 55	9 20	12 45	1 55	3 50	5 45	
Clarens	5 40	9 00	9 25	12 50	2 00	3 55	5 50	
Vevay	5 45	9 05	9 30	1 05	1 55	3 50	5 45	
Cochy-L	7 35	10 10		2	3	5 30	6 55	7 30
Thonon	7 50	10 45			3 55	5 30	8 30	
Morges	7 30		10 45		4 30		7 15	
Evian	8 45		11		4 45		7 45	
Nyon	8 40	11 30	11 45	1 45	3 40	4 45	6 45	7 45
Sondres	9 50	12 30	14 05	2 35	4 45	5 55	7 50	8 45

Chemins de fer de Lausanne à Onchey.
Matin: 6.30 - 6.45 - 7.15 - 7.45 - 8.15 - 8.45 - 9.15 - 9.30 - 9.45 - 10.15 - 10.30 - 10.45 - 11.15 - 11.30 - 11.45 - 12.15.
Après-midi: 1.15 - 1.45 - 2.15 - 2.45 - 3.15 - 3.45 - 4.15 - 4.45 - 5.15 - 5.45 - 6.15 - 6.45 - 7.15 - 7.45 - 8.15 - 8.45 - 9.15 - 9.45 - 10.15.

Observations météorologiques

DE LA STATION CENTRALE D'ESSAIS VITICOLES
Champ de l'Air: A 7 h. m., 1 h. et 9 h. s. — Alt. 555 m.; Long.: 6° 58' 30"; Lat.: 46° 31'. — Barom.: 713; Therm.: 9° 6; Haut. d'eau: 1 m. 03.

Septembre moyenne: Baromètre 714. Thermomètre 14° 5. Pluie 106 mm.



Situation générale.

Dépression sur l'Irlande et sur Danemark; hautes pressions au SW et au NE. — Temps probable: variable, orages locaux, assez chaud.

Bourse de Paris du 4 septembre 1891.

Cours de clôture (Terme).

3 % Amortiss.....	96 05	Gaz parisien.....	1450	—
4 1/2 % Franc.....	105 82	Panama.....	23 75	—
Consolid. anglais.....	96 35	Corinthe.....	51	—
5 % Russe 1889.....	99 50	Suez.....	2840	—
5 % Italien.....	90 95	Lombards.....	232 50	—
4 % Autriche or.....	96 65	Autrichiens.....	627 50	—
5 % Hongrois.....	90 25	St-Franco-Alger.....	47 50	—
5 % Etat serbe.....	440	Comp. nat. Esc.....	545	—
4 % Extér. esp.....	72	Comp. d'Escomp.....	280	—
3 % Portugais.....	37 60	Metaux.....	25	—
4 1/2 % Brésil 88.....	—	<i>Obligations.</i>		
5 % Argentine.....	335	3 % Chem. Indian.....	333	—
4 % Turc.....	18 85	5 % Cr. f. égypt.....	515	—
Priorité ottom.....	621	3 % Ch. f. 1 ^{re} st.....	210	—
Unifiée d'Egypte.....	488 75	3 % N-Esp. 1 ^{re} st.....	396 50	—
Banque de Fran.....	4515	3 % Saragosse.....	369	—
Banque de Paris.....	770	3 % Transcaucas.....	83 25	—

Dr JAUNIN, CHEXBRES
[4699] absent pour service
militaire du 3 au 14 septembre.

Dr Bourget
[4753] absent pour service
militaire jusqu'au 23 sep-
tembre.

EXPOSITION & VENTE
des œuvres
DU PEINTRE A. VEILLON
A L'ATHÉNÉE

Tous les jours de 9 à 5 heures.
Entrée 50 cent.

Avis préalable!

CIRQUE LORCH

Nous avons l'avantage d'infor-
mer le public de Lausanne et des
environs de notre Cirque à tente
gigantesque, unique en son genre,
arrivera prochainement par train
spécial, avec troupe renommée
d'artistes de premier ordre et un
grand nombre de chevaux dressés
à la haute école et en liberté.
Sûrs d'obtenir la faveur du pu-
blic, agréer nos salutations dis-
tinguées.

Frères Lorch, directeurs.
N.B. Les affiches et les annon-
ces ultérieures donneront les dé-
tails. 4767

Obligations 4^e Ottomanes
Priorité 1890.

4771. Le coupon semestriel au
13 septembre, ainsi que les
obligations remboursables, seront
payés à partir de cette date, à la
caisse de M^r Ch. Masson & C^e.

ATTINGER FRÈRES, ÉDITEURS
NEUCHÂTEL

Vient de paraître:
LE ROMAN DE

Jean Bussan

4787. Une équipée socialiste à
la Chaux-de-Fonds, par Adrien
Perret. 1 vol. in-12, illustré, 3 fr.

Vient de paraître:

FRIEDERICH-MELLIN

Adieu ma barque, adieu
souvenir du lac Léman.
Mélodie pour piano.

Leipzig, Rosenthal & Cie.

Du même compositeur:

HÉLIOGOLAND, valse.

Seule composition originale de
l'île d'Héliogoland.

jouée à Londres, Copenhague,
Berlin, Brême, Stuttgart,
Leipzig, Zurich, Lausanne, Ge-
nève, etc., etc. n°6783x-4629

PIANO

J. Jöh, prof., Maupas 18. 4375

F. CHAPUIS

ancien infirmier et masseur de la
clinique des docteurs Rouge et
Secrétan, avise l'honorable public
de Lausanne et des environs qu'il
s'établit dans cette ville comme

garde-malades masseur et
et pose de ventouses chez lui et à
domicile.

Adm. Bon-Secours, chemin des
Echelettes. Les pharmacies Feyler,
Nicali et Cadonau se chargent
aussi des commissions. 4721

Pierres de taille pour constructions.

1016. Granit, marbres et ro-
ches du pays. Roches d'Hauterive
et Villabon, Ain et Isère. Banc
royal de Saonnay, Meuse
(France). Banc royal blanc tendre
d'Agès sur Orb. Tufs scies et
d'ornements, dalles du Valais.
Poudre de pierres pour fabricants
d'eau gazeuses, antidouleur et
mèches minères. Ciment Portland
de Soleure.

Bureaux et dépôts à la Borde,
Pontaise. Devis sur demande pour
livraisons dans toutes les gares et
stations.

S'adresser à C. Chamorel, en-
trepreneur et marchand de pierres
à la Borde, Lausanne. Téléphone.

MEDAILLE D'OR

L'Exposition Universelle, Anvers 1888

CHOCOLAT

Le SEUL VÉRITABLE Alcool de Menthe, c'est

L'ALCOOL de MENTHE

Recommandé contre les maux de tête, Boisson
hygiénique et rafraîchissante, 53 récompenses. Préserve
contre les épidémies. Eau de toilette et dentifrice très appréciés.
Fabrique à Lyon. n°5009X-3436

Exiger le nom DE RICQLÈS sur les flacons.

CATARRHE STOMACAL

J'atteste par la présente que la Polidolique prise, à Glaris, par
son traitement par correspondance et sans dérangement profession-
nel, m'a guéri de catarrhe stomacal, avec flatulences, rapports, selle
irrégulière, mal au ventre. Geoff. Jördi, à Landiswil (Berne). Bro-
chure gratuite. 2500 guérisons légalisées. S'adresser à la Polidolique
prise, à Glaris. 1509

HENNIEZ-LES-BAINS

Prix réduit en septembre.

Eau bicarbonatée alcaline, lithinée, souveraine contre le rhumatisme,
la goutte, les maladies chroniques de l'estomac, des intestins, du foie,
des reins, de la matrice, le diabète, l'anémie et les affections nerveuses.

Coteau verdoyant abrité de la bise. Sentiers ombragés. Cours d'eau.
Luxuriantes forêts à 50 mètres des bains. Vue étendue. Air salubre.

Chaque année, nombreux cas de guérisons que d'au-
tres eaux célèbres et étrangères n'avaient pu obtenir.

Pour tous renseignements et envoi de prospectus avec vignettes des
bains, s'adresser au D^r Borel, propriétaire. 4542

remettre

[4729] dans une station d'étrangers du canton de Vaud

un magasin de tabacs et cigares

bien situé, sur le passage du tramway électrique. Conditions très
avantageuses. Ecrire sous H 6960 X, à l'agence de publicité
Haasenstein & Vogler, à Genève.

Stéjour de montagne. Morcles.

Fin de saison. Prix réduits.

PENSION CHESEAUX
sur Lavey-les-Bains. 4623

CHOCOLAT MENIER

La plus Grande Fabrique du Monde

VENTE: 50,000 KILOS PAR JOUR

Dépôt: 32, Grand-Quai, à GENEVE. 4. (trente chez les principaux détaillants)

FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE LIBRE DU CANTON DE VAUD A LAUSANNE

La séance de rentrée aura lieu, Dieu voulant, le jeudi 8 octobre, à 10 heures.

Les examens qui ont lieu le 5 octobre.
Les personnes qui désirent le programme des cours des deux semestres, octobre 1891 à juillet 1892, sont priées de s'adresser au président de la Commission des Etudes, M. Ch. Schroeder, ancien pasteur, Mor-
nex, Lausanne.

École préparatoire. — Il est pourvu à l'enseignement des élèves de l'école préparatoire: à Lausanne, par des leçons sous la surveillance de la Commission des Etudes et spécialement de M. J. L. Galliard; à Aubonne, dans la maison et sous la surveillance de M. le pasteur Alfred Lanter. Adresser les demandes d'admission, avec pièces à l'appui, avant le 15 septembre, à M. Ch. Schroeder, ancien pasteur, Mor-
nex, Lausanne. 4309

EMPRUNT A PRIMES

de la commune politique et bourgeoise de Lenzbourg.
Garanti par l'Etat d'Argovie.

Ensuite du treizième tirage des séries, opère le 31 août 1891, sont sorties les 10 séries suivantes:

233 406 581 751 762 1320 1786 1839 2169 2275

Le tirage des numéros aura lieu le 30 septembre. Des listes de tirage seront envoyées franco par la Caisse communale de Lenzbourg.

Lenzbourg, 31 août 1891.

Le notaire: sig. J. Hauser.

Pour le maire: sig. S. Dietsch-Gloor, conseiller municipal.

Le secrétaire communal: sig. Roth. n°2871q-4789

En vente, à Lausanne, chez M. E. Demarines, nég., M. Feyler, pharm., M. Rehm, pharm., M. Ni-

cati, phar., Palud, M. Grandjean, pharm., M. E. Burnand, phar., M. Kuenzi, pharm., M. Hinderer, pharm., M. de Georgette, M. Morin, pharm. Ste-Croix, MM. Muttrux et fils, nég.; Oron, Mar-

millod, nég.; Cossonay, Fontan-
naz, pharm.; Vallorbes, Ador, pharm.; Granges-Marnand, Caramello, nég., E. Desmeules, nég.; Lucens, Muttrux - Briod;

Orbe, Clément, ph. Vevey, Aug. Caspari, pharm., G. Nabel, phar., rue du Centre; Avenches, phar-

macie Caspari, G. Pfeifer, nég.; Montreux, Schmidt, pharm.; Sentier, Golay, boulanger; Cla-

rens, Buhrer, pharm. 1

CHOCOLAT KLAUS

ROYAL WINDSOR

LE CÉLÈBRE
RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX

Avez-vous des Cheveux gris?
Avez-vous des Pellicules?
Vos Cheveux sont-ils faibles
ou tombent-ils?

SI OUI
Employez le ROYAL WINDSOR qui rend aux Cheveux gris la
couleur et la beauté naturelles de la jeunesse. Il arrête la chute des
Cheveux et fait disparaître les Pellicules. Il est le SEUL Régéné-
rateur des Cheveux médaillé. Résultats inespérés. — Vente
toujours croissante. — Exiger sur les flacons les mots ROYAL WINDSOR.

— Se trouve chez Coiffeurs-Parfumeurs, en flacons et demi-flacons.

Entrepôt: 22, rue de l'Écluse, PARIS

Se trouve à Lausanne, chez MM. Robin, coiff. 27, rue de Bourg.
A. Coudet, coiff. place de la Riponne; Ed. Braun, coiff.-parf. Pa-
lad 24; V. Peterhans, coiffeur-parfumeur, rue Centrale 3, et à Ste-
Croix chez M. Henri Mayer, coiff.-parf. n°4400x-4136

POUDRES DÉPURATIVES

DE MONSIEUR LE

DOCTEUR J. U. HOHL DE BÂLE

REMÈDE INFAILLIBLE, GARANTI PAR UNE PRATIQUE DE QUARANTE ANS.

Ce médicament facile à prendre, guérit infailliblement toutes
espèces d'éruptions de la peau, de maladies vénériennes
et cancéreuses, de dartres et de plaies aux jambes. Il est
de plus excellent contre les scrofules si dangereuses, les maux
d'yeux, d'oreilles, de nez, etc. chez les enfants.

De nombreuses attestations de personnes guéries, des certificats de médecins et
de personnages appartenant à nos plus hautes autorités, sont tenus à la disposition
des gens désirant en prendre connaissance.

Prix de la boîte fr. 1.55

Toute boîte porte comme marque de fabrique, protégée par
la loi, la signature de l'inventeur J. U. HOHL, Docteur.

En vente dans les pharmacies M. Grandjean et H. de Giez, Lausanne;
pharm. Archinard, U. Fontannaz, Cossonay; pharm. Peter, Aubonne;
pharm. Ador, Vallorbes; pharm. H. Golaz, Ste-Croix; pharm. S.
Demiéville, Bâle, et dans toutes les autres pharmacies. n°7670-1514

UN DEMI-SIÈCLE DE SUCCÈS

Le SEUL VÉRITABLE Alcool de Menthe, c'est

L'ALCOOL de MENTHE

Recommandé contre les maux de tête, Boisson
hygiénique et rafraîchissante, 53 récompenses. Préserve
contre les épidémies. Eau de toilette et dentifrice très appréciés.
Fabrique à Lyon. n°5009X-3436

Exiger le nom DE RICQLÈS sur les flacons.

CATARRHE STOMACAL

J'atteste par la présente que la Polidolique prise, à Glaris, par
son traitement par correspondance et sans dérangement profession-
nel, m'a guéri de catarrhe stomacal, avec flatulences, rapports, selle
irrégulière, mal au ventre. Geoff. Jördi, à Landiswil (Berne). Bro-
chure gratuite. 2500 guérisons légalisées. S'adresser à la Polidolique
prise, à Glaris. 1509

HENNIEZ-LES-BAINS

Prix réduit en septembre.

Eau bicarbonatée alcaline, lithinée, souveraine contre le rhumatisme,
la goutte, les maladies chroniques de l'estomac, des intestins, du foie,
des reins, de la matrice, le diabète, l'anémie et les affections nerveuses.

Coteau verdoyant abrité de la bise. Sentiers ombragés. Cours d'eau.
Luxuriantes forêts à 50 mètres des bains. Vue étendue. Air salubre.

Chaque année, nombreux cas de guérisons que d'au-
tres eaux célèbres et étrangères n'avaient pu obtenir.

Pour tous renseignements et envoi de prospectus avec vignettes des
bains, s'adresser au D^r Borel, propriétaire. 4542

remettre

[4729] dans une station d'étrangers du canton de Vaud

un magasin de tabacs et cigares

bien situé, sur le passage du tramway électrique. Conditions très
avantageuses. Ecrire sous H 6960 X, à l'agence de publicité
Haasenstein & Vogler, à Genève.

Stéjour de montagne. Morcles.

Fin de saison. Prix réduits.

PENSION CHESEAUX
sur Lavey-les-Bains. 4623

LA BALOISE

Compagnie d'assurances sur la VIE et contre les ACCIDENTS
fondée à Bâle en 1864.

BRANCHE VIE

Etat des assurances en 1890. Fr. 416,800,000

Capital social (1 million versé, 9 millions obliga-
tions) Fr. 10,000,000

Garanties Réserves Fr. 25,000,000

Règlement d'assurances depuis la fondation Fr. 35,000,000

Polices incontestables après 5 ans, le capital payable en totalité, même en cas
de suicide, duel, etc., innovations d'une importance capitale pour la famille et pour les
polices servant de garantie.

Les contrats de 3 ans ne sont pas annulés par la cessation du paiement des primes,
mais convertis en polices libérées sans qu'il soit besoin d'un avis.

Délai de 30 jours pour le paiement des primes et de 3 mois pour les restitutions
de polices, sans nouvel examen médical.

Voyages d'entre-meur permis dans une large mesure sans surprime.

Opérations de LA BALOISE: Assurances en cas de décès, assurances mixtes et à
terme fixe; assurance de dot et de prévoyance pour la vieillesse, rentes viagères, etc.

S'adresser à M. DUNKI, agent général, à Lausanne, rue Centrale 3, et à MM. les
agents de La Baloise pour le canton de Vaud.

BRANCHE ACCIDENTS

Assurances individuelles contre les accidents corporels moyennant une prime très
modique. — Agence générale pour la Suisse romande: Jules PHILIPPE, 8, quai Pierre-
Fatio, Genève. n°2070x-57

Aux MALADES des NERFS

Le Jury de

l'Exposition Internationale

de Médecine et d'Hygiène, à Gand

a décerné

la Médaille d'argent

à l'eau antiapoplectique du D^r WEISSMANN comme remède
contre les maladies des nerfs.

Cette distinction a été prise par décret spécial du 30 septem-
bre 1889, après un examen approfondi de sa composition et
après en avoir constaté les effets curatifs extraordinaires.

Le Jury était composé des hautes autorités
médicales suivantes

D^r VRIESE, professeur et inspecteur d'examen du gouverne-
ment royal belge.

D^r UTUDJIAN, médecin du palais impérial à Constantinople.

D^r VANHAMEL-ROOS, directeur de la commission d'exa-
mens des substances alimentaires, à Amsterdam.

N. GILLE, professeur et vice-président de l'Académie royale
belge et membre de la commission médicale.

VAN PELT, membre de la commission médicale, à Anvers.

VAN DE VIERE, directeur du laboratoire chimique et mem-
bre de la commission médicale, à Bruxelles.

Cette distinction de la part du Jury est d'autant plus mé-
ritoire qu'elle a été donnée pour la première fois à un médica-
ment de ce genre. n°964x-4034

La brochure sur la méthode curative du D^r WEISSMANN
est donnée gratuitement chez M. Aug. Nicali, pharmacien,
à Lausanne, en face de l'Hôtel-de-Ville.

BAINS DE LAVEY

Saison jusqu'au 30 septembre. Prix réduits dès le 10
de ce mois. — Source sulfureuse chaude à 48°. — Bains sa-
lés. — Bains de sable chauffé. — Hydrothérapie complète; sources de moria-
gnes, à 8°. — Nouvelles salles de douches, d'inhalations et de pulvé-
risations, appropriées d'après les derniers perfectionnements. — Mas-
sage, système d'Aix. — Climat d'automne agréable, salubrité parfaite.

Hôtels très confortables.

Omnibus à la gare de St-Maurice (Valais).

Docteur: M. Suchard. — Pour les hôtels et les bains, écrire à
M. Pasche, gérant, à Lavey-les-Bains. 4627

VINS

4737. Une maison importante du canton de Genève demande un
représentant actif et sérieux, ayant clientèle, pour la vente des vins
en gros et demi-gros dans le canton de Vaud. Adresser les offres avec
références sous chiffre H 6970 X, à l'agence de publicité Haas-
enstein & Vogler, Genève.

VENTE DE BOIS

Par enchère publique qui aura lieu à l'établissement des frères
Rappaz, à Evionnaz (Valais), le 18 septembre courant, de 4 à
6 1/2 heures du soir, l'administration de la commune d'Evionnaz vendra
sur pied 205 mèbres de la forêt des Arbats, rière la Balmaz.

Exploitation facile et peu coûteuse.

Si la vente ne se fait pas le dit jour, l'enchère sera reprise le 27 sep-
tembre courant, aux mêmes lieu et heure.

Evionnaz, le 1^{er} septembre 1891.

L'administration.

BEAU DOMAINE A VENDRE

A vendre, dans une splendide situation, à proximité de deux gares
du vignoble neuchâtelois, une belle campagne de rapport et d'agrè-
ment.

Maison de maîtres et bâtiments de ferme, avec environ 100 poses de
champs et forêts. Eau abondante.

S'adresser à M. Numa Brauen, ou à M. Auguste Ronlet,
notaires, à Neuchâtel. 4251

THÉ NOIR

Souchong Pecké sup^r,
4 liv. 8 fr., franco en Suisse
contre remboursement.

STAMM

pharmacie - droguiste 2975
Chêne - Bourg
GENÈVE

RÉARGENTURE

Travail prompt et soigné. Prix
avantageux. n°2811-4465
G. Spillmann, St-Mier.

PENSION

Deux dames, habitant Bâle,
prendraient en pension des je-
unes filles voulant apprendre la
langue allemande. Vie de famille.
S'adresser sous initiales n°2832 Q,
à l'agence de publicité Haas-
enstein & Vogler, à Bâle. 4707

300 FRANCS

[4786] sont demandés à emprun-
ter contre bonne garantie et inté-
rêt. — Adresser les offres sous
chiffre H 9734 L, à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vog-
ler, à Lausanne.

785. Contre argent com-
pant, on demande à acheter neuf
ou peu usagé 1 canapé ou divan,
plusieurs chaises bois dur.

Adresser offres et prix sous
chiffre T 9753 L, à l'agence de
publicité Haasenstein & Vo-
gler, Lausanne.

MAITRE

d'une école normale

[4530] prussienne, âgée de 23 ans,
ayant séjourné longtemps à Lau-
sanne, parlant couramment fran-
çais, désire se placer pour le 1^{er}
octobre comme instituteur

dans une maison d'éducation, pen-
sion ou famille. Il donnerait des
leçons d'allemand, de mathéma-
tiques, d'arithmétique et de gym-
nastique. S'adr. à l'agence de pu-
blicité Haasenstein & Vo-
gler, Lausanne, sous Bc 9252 L.

Un jeune homme de 16 à
20 ans, intelligent et possédant
une bonne écriture, est deman-
dé par une grande fabrique de la
Suisse romande, comme

AIDE DE BUREAU

Il aurait à s'occuper des expé-
ditions et faire quelques écritures.
Occasion d'apprendre le com-
merce. Rétribution immédiate.

Bonnes recommandations
sont exigées. 4664

Adresser offres à l'agence de
publicité Haasenstein & Vo-
gler, Lausanne, sous L 9530 L.

4421. Une famille habitant Bâle
reçoit en pension 2 jeunes filles.
Leçons à la maison, dans toutes
les branches. Le bon allemand est
la langue de la famille. Références.
Prospectus. S'adr. à M. Schwarz-
Herman, ancien pasteur, Bâle.

UN GARÇON

[4745] âgé de 16 ans, de la Suisse
allemande, ayant suivi une école
secondaire pendant 2 ans, cher-
che à se placer à Lausanne ou
aux environs, pour apprendre la
langue française. S'adresser à l'a-
gence de publicité Haasenstein
& Vogler, Lausanne, sous Ze
9701 L.

UN JEUNE HOMME

[4778] intelligent, âgé de 23 ans,
ayant une écriture courante et
connaissant les travaux de ma-
gasin et de bureau, cher-
che à se placer, de préférence
dans une maison de com-
merce de la Suisse française,
pour apprendre à fond la langue,
qu'il connaît déjà passablement.
Prétentions modestes. Pour com-
mencer il ne demanderait que son
entretien. Excellents certificats à
disposition. Offres à G. Marty,
poste restante, Berne.

Un jeune cocher expérimenté

âgé de 19 ans, sachant les deux
langues et muni de bons certifi-
cats, cherche engagement
dans une bonne maison. Offres
sous chiffre H 2850 Q, à l'agence
de publicité Haasenstein &
Vogler, Bâle. 4775

UNE JEUNE FILLE

âgée de 19 ans, très intelligente
(Vandoise), cherche une place à
l'étranger, pour donner les pre-
miers principes de français à
jeunes enfants ou pour voyager
avec la famille.

S'adres. Mme Dubois, Escaliers-
du-Marché n° 5, Lausanne. 4776

UNE JEUNE FILLE

recommand